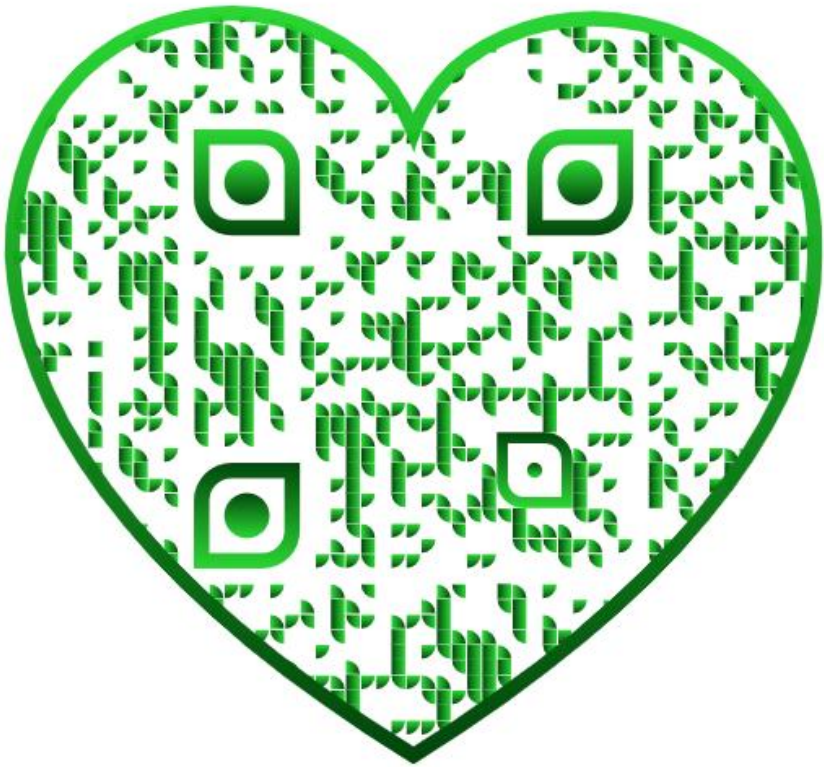
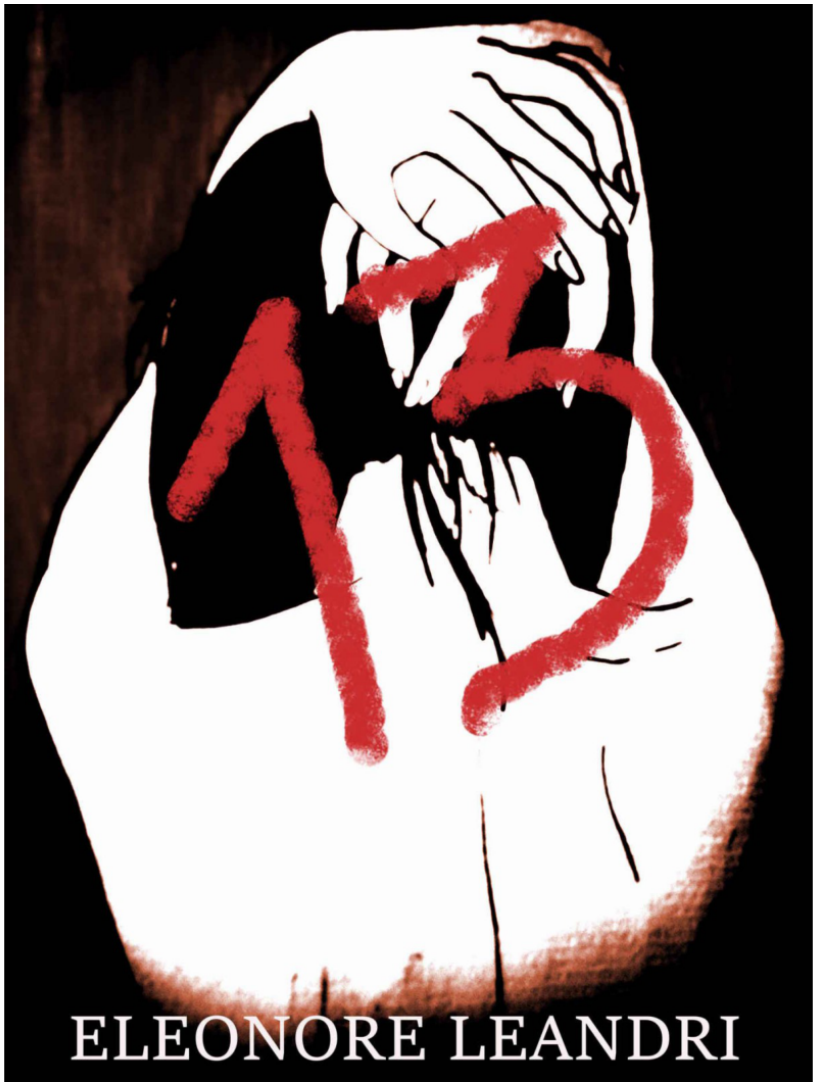
13
ELEONORE LEANDRI




13
ELEONORE LEANDRI

« Racontez-moi votre rêve. »

Logan arpentait un long chemin de dunes. Le sable fin était tiède et quelques grains se glissaient petit à petit sous ses pieds. La brise marine lui caressait la peau, il en eut des frissons.

L'infini s'étalait devant lui, somptueux. Le soleil semblait couler dans les bas-fonds océaniques, prisonnier de la fatalité de la nuit.

Le ciel pourpre, mystique, se confondait avec le feu des dernières lueurs et se mélangeait aux vagues obscures.

La lumière est sombre et inquiétante lorsque vient l'heure du coucher.

La vision de l'eau balayant le sable rendit Logan mélancolique et, perdu dans ses pensées, il abandonna la terre.

Attiré par le rivage, il s'y approcha doucement et laissa l'eau mousseuse venir effleurer ses orteils.

Bientôt, les vagues vinrent rafraîchir ses chevilles, puis ses mollets.

Il se remémora alors les raisons de son pèlerinage. Cette plage était le théâtre de son passé maudit qui ne cessait de le hanter.

« Ce n'était pas un rêve, mais un souvenir, je le sais.

-Vous vous souvenez avoir réellement étranglé cette femme?

-Je ne sais plus ! Je ne me souviens de rien de ma vie antérieure aux alcooliques anonymes et de ma rencontre avec ma femme. Des fragments, des visages, des choses pas très glorieuses.

-Vous la connaissez ?

-Je crois.

-Une ex copine ?

-Peut-être ! Ecoutez, je ne sais vraiment pas qui elle est. Et je ne veux pas me souvenir de cette vie, si je suis là, c'est à cause de ce cauchemar! Tout allait bien avant qu'il vienne perturber mes nuits.

-Bon et dans ce cauchemar, pendant que vous étranglez cette femme, êtes-vous dans un lieu précis ?

-Oui, je suis sur une plage.

-Reconnaissez-vous cette plage ?

-Je crois que j'y ai beaucoup fait la fête. Peut-être que j'y ai fait l'amour aussi. Enfin quoi qu'il arrive je devais être très alcoolisé, comme d'habitude à cette époque.

-Quand et comment vos problèmes avec l'alcool ont commencé?

-Vous allez me faire parler de mon enfance maintenant ? Pourquoi les psys aiment tant ce genre d'histoires ?

-Si la genèse de votre mal être remonte à votre enfance…

-Oui bon, mon père était accro à la vodka, il devenait plus cool avec moi et ma mère quand il buvait. Ça me fascinait, lui qui était si austère. Je ne comprenais pas. Je voulais découvrir le secret de ce breuvage qui le faisait tant rire et qui lui rendait la vie plus belle. Puis c'est moi qui fut accro, je finissais toute la bouteille, j'allais ensuite à l'épicerie pour acheter la même et la buvais assez pour donner l'illusion que pas une goutte n'avait disparue en son absence. Vous vous doutez bien qu'il avait tout remarqué. J'allais à l'école complètement bourré et j'ai été renvoyé. Depuis, je n'ai connu qu'échec scolaire sur échec scolaire.

-Comment avez-vous été amené à faire du cinéma ?

-Je vous l'ai dit ?

-Non excusez-moi, mais en réalité je suis un grand fan !

-Vous n'allez pas tout raconter à la presse, j'espère ?

-Non, non ne vous inquiétez pas. Alors comment avez-vous réussi à vous en sortir financièrement, malgré vos échecs scolaires ?

-Dans ce milieu, ce sont rarement les bons élèves qui se font le plus d'argents, vous savez ! Il faut faire un pacte avec le diable pour connaître la gloire. Franchement, je ne m'en souviens pas tellement. J'allais à quelques fêtes de la jet set et comme j'étais pas trop moche, j'avais du succès avec les femmes en soirée, puis très vite on me présenta à des gens du métier.

-Vous aimiez jouer la comédie ?

-Je ne sais pas. Je me demande même comment j'ai pu faire pour retenir un texte, tellement j'étais ivre. Parfois je regarde quelques-uns de mes films avec ma femme, elle trouve ça marrant de me voir à la télé. Elle est fière de moi. Mais moi je suis effrayé, toutes ces scènes d'actions, je ne me souviens absolument pas les avoir jouées. Toutes ces phrases prononcées, je ne me souviens pas les avoir dites un jour. Comme si c'était un autre homme sur cet écran. Je n'ai jamais eu l'impression de vivre dans un monde doré, celui que toute personne lambda admire, je n'ai vu que le chaos.

-Vous avez gagné beaucoup d'argent, où est-il aujourd'hui ?

-Sûrement pas à la banque ! Ça je ne savais même pas ce que c'était, je voulais tout dépenser tout de suite, dans la drogue et dans les bouteilles de champagne à 500 dollars que je me farcissais tous les soirs, j'ai dû me payer des putes aussi…

-On vous a prêté des relations avec de très belles femmes, vous souvenez-vous d'elles ?

-Vous semblez plus au courant de ma vie amoureuse que moi ! Oh oui peut-être. Au final, toutes les blondes peroxydées et siliconées se ressemblent.

-Est-ce que l'une de ces bimbos était la femme dans votre rêve ?

-Je ne me souviens plus de son visage, comme si elle n'en avait pas. Je la sentais souffrir, mais je ne l'entendais pas crier. Je sais que je suis censé la connaître, je sais aussi que ce n'est pas la première fois que je la vois en rêve…

-Depuis combien de temps tout cela dure?

-Je ne sais pas…Je ne sais pas ! Je sais que tout ça, c'est pas nouveau, c'est tout et je sais que ça n'a jamais été aussi fort, j'ai envie de… Non, je ne sais pas…

-Vous avez envie de quoi ?

-J'ai envie de savoir qui elle est. J'ai envie de savoir pourquoi d'une manière ou d'une autre elle fait toujours partie de ma vie.

-Vous allez essayer de la retrouver ?

-Peut-être, j'en ai envie, je ne saurais pas quoi dire à ma femme ! Et d'ailleurs je ne sais pas non plus par où commencer.

-Et si un jour vous la retrouvez ?

-Eh bien j'espère que je n'aurais pas à la tuer. »

L'océan s'agite, la tempête approche.

Logan reprit conscience lorsque les vagues percutèrent, avec fracas, les rochers.

Il continua sa traversée. Son regard se perdit dans le lointain.

Il se rappela le lendemain soir de sa visite chez le psychiatre, lorsqu'il fit une nouvelle crise dans son sommeil et failli étrangler sa femme. Quand elle se réveilla en suffocant, il était déjà sorti du lit et préparait un sac de voyage. Il n'emporta avec lui que le strict minimum. Il pleurait à chaudes larmes quand il dut la quitter pour partir vers le lieu de tous ses tourments.

Des perles salées coulaient sur ses joues. Il ferma les yeux. L'eau

recouvrait de plus en plus sa chair.

Il espérait que ce voyage le sauverait, le libèrerait, qu'il pourrait enfin dormir en paix, sans craindre de faire du mal à celle qu'il aime.

Il rouvrit les yeux.

Elle était là.

La femme de ses cauchemars.

Elle était apparue instantanément face à lui.

Logan s'avança vers elle, alors que cette dernière semblait lui échapper, s'enfonçant avec lenteur dans les profondeurs aquatiques.

Il accéléra son allure, malgré les vagues violentes qui tentaient de le faire revenir vers le rivage, comme pour l'avertir d'un danger imminent.

Il réussit à lui attraper le bras. Il pouvait la toucher, la sentir. Ce parfum, il s'en souvenait très bien. Et ce visage, oui il se souvenait maintenant.

Elle ouvrit sa bouche délicatement et il l'imita. La fusion eut lieu, violente et urgente.

Leurs deux corps se heurtèrent et s'embrasèrent

Logan se sentit bouillir de l'intérieur. Il n'était plus maître de lui-même. Alors qu'il l'embrassait langoureusement, il mit sa main sur le cou de la jeune femme et il le compressa de toutes ses forces.

Un cri venu d'outre-tombe déchira la nuit.

Il avait tué cette femme. Il l'avait aimé jadis. Mais à cette époque, son esprit n'était déjà plus à lui et avait été perverti et privé de bon sens par la drogue. Toutes ces substances, toutes ces illusions de bonheur immédiat ont fait de lui un fou.

Alors que ces flots de souvenirs se bousculaient en lui, il

continua à s'enfoncer plus profondément dans l'eau. Lorsqu'il comprit que cette femme n'était plus de ce monde depuis longtemps, lorsqu'il comprit son crime, il était déjà trop tard. L'océan l'avait entièrement recouvert et enveloppait à présent son cadavre pour l'emmener dans les abymes.

***

UN CLONE AU PARADIS

Adam regardait la télévision dans le salon. Il y avait une émission où philosophes, scientifiques, religieux et politiciens débattaient sur le jeune garçon, le premier être humain cloné. Adam avait cinq ans et son existence miraculeuse fut rendue publique deux jours auparavant. La planète entière ne parlait que de lui. Alors que certains disaient qu'il était la plus grande avancée scientifique de l'histoire, d'autres l'accusaient d'être le monstre qui déshumaniserait le monde. Adam n'avait pas l'impression d'être l'un ou l'autre. C'était un petit garçon séquestré dans la résidence secondaire de son créateur. De plus, il souffrait d'une très grave maladie qui le faisait vieillir bien trop vite. Des rides apparaissaient déjà aux coins de ses yeux. Les yeux d'un innocent. Il fut créé en laboratoire et ne vit le soleil que la semaine dernière. Il ne rencontra jamais d'autres enfants et les seules personnes qu'il côtoyait étaient les domestiques qui le servaient comme un petit roi, mais toujours avec méfiance. Sans même mettre encore un mot sur ce qu'il ressentait, il comprit ce qu'était la solitude.

Sa grande télévision était constamment allumée, il aimait avoir un bruit de fond, ce qui lui donnait la sensation de ne pas être seul partout où il était. Des photos de lui apparaissaient à l'écran.

« Il est quand même formidable de savoir qu'au XXIème siècle, l'homme qui savait si peu il y a encore 100 ans, a accompli le moyen de donner la vie en dehors du processus naturel de la reproduction sexuée ! »

Adam ne comprit pas cette phrase, mais il savait qu'on parlait de lui et que le scientifique semblait le couvrir d'éloges. Ce scientifique, il le connaissait, c'était Ivan Garopovitch, un grand ami de son créateur.

« Les avantages éventuels des tissus produits à partir de ces cellules souches sont infinis.»

Encore une phrase que le petit garçon ne sut interpréter. Lui, si jeune, était-il si compliqué ? Et puis, l'un s'insurgea :

« Avec le clonage, c'est le sens même de l'humanité et de sa liberté qui est en jeu. Expérimenter des embryons et des fœtus représente un crime contre la dignité des êtres humains. »

Ce à quoi Garopovitch répondit : « La notion de " dignité humaine " a toujours été relative. »

Le débat continua, peu importe la chaîne, le jeune clone était sur toutes les lèvres. Il choisit celle-ci parce qu'il y reconnut un visage familier.

« La roue, l'électricité, le préservatif, la pilule, la fécondation in vitro et la péridurale ne sont pas naturels, tous ces moyens qui améliorent notre quotidien, doit-on les interdire ? L'espèce humaine s'est déployée à travers ces artifices.

-Vous n'allez tout de même pas nous dire qu'on a le droit de jouer à ce point avec les êtres humains, d'instrumentaliser le vivant sans morale ni éthique ? C'est révoltant !

- " Instrumentaliser le vivant " signifie détourner le vivant pour arriver à ses fins. Mais l'homme le fait en permanence ! Mettre du pesticide dans son jardin, avaler un antibiotique, contrarier l'ovulation, avorter,

tout cela relève bel et bien de l' " instrumentalisation du vivant ". Et alors ?

-Qu'il s'agisse des produits chimiques, de la contraception ou de l'avortement, ce sont des sujets tout aussi controversés que le clonage, tout le monde ne les cautionnent pas, mais le clonage ! Ça va beaucoup trop loin dans l'horreur !

-Supprimons pendant un siècle les antibiotiques et la population mondiale ne manquerait pas de s'estomper rapidement ! Même si cette vérité est dure à accepter, il faut bien reconnaître que la grande majorité des hommes modernes sont des " animaux malades " maintenus en vie par le progrès biotechnologique. »

Adam regardait impuissant son procès qui se jouait face à lui.

« Les clones sont déjà parmi nous depuis longtemps, le génome nucléaire et mitochondrial des jumeaux sont absolument semblables.

-Mais ils n'ont pas été créés en laboratoire !»

Adam se souvint du laboratoire, des hommes en blouses blanches qui passaient des heures à observer son corps nu relié par des fils à des machines étranges. Ils lui faisaient absorber des médicaments. Dès sa naissance, il eut des problèmes à respirer et sa peau se décomposait à certains endroits, alors on lui a cousu du tissu humain, cloné à partir du même embryon. Adam n'avait connu aucun autre aspect possible de la vie, pour lui tout ça était normal, mais dès qu'il fut médiatisé, il comprit qu'il incarnait quelque chose de mal, de dérangeant.

« Le clonage va déstructurer la famille! Qui est son père, sa mère ? A-t-il des frères et sœurs ? »

Adam était le double de son créateur. Ce dernier était vieux, malade et fatigué, mais il persistait à travailler dans son laboratoire, c'était un homme qui voulait apprivoiser l'univers, en connaître tous les secrets, jusqu'à en devenir fou.

« Le modèle familial est déjà décomposé par l'évolution des mœurs, en Occident en tout cas et forcément d'autres pays suivront. Je ne vois pas en quoi le clonage changerait la donne. »

Adam remarqua l'aisance de Garopovitch face à la caméra, comme s'il était né pour ça, mais il avait une aura maléfique. Il incarnait à la perfection son rôle d'avocat du diable. Adam ne l'avait jamais aimé, parce que cet homme malhonnête ne lui montra jamais aucun signe d'affection.

« Le clonage ne prend pas en compte l'intérêt propre de l'enfant !

-Parler au nom de l'intérêt d'un enfant à naître est bien complexe et abstrait. »

C'était hier, qu'Ivan dit à un autre scientifique, devant Adam, qu'il ne sera qu'un phénomène de mode, que les gens se lasseront de lui, qu'il deviendra un rebut comme un nouveau smartphone qui fait l'unanimité un jour et qu'on jette le lendemain. Grâce à Adam l'histoire s'est écrite, c'est tout ce qui compte.

« L'agitation médiatique, à laquelle nous assistons depuis deux jours, démontre que le clonage reproductif est une monstruosité et constitue un véritable crime contre l'humanité.

-Donner la vie n'est pas un crime. Si l'on pense aux risques de maladie et de malformation du clone, on peut alors envisager que toutes les femmes donnant naissance en toute conscience à des individus possédant des déficiences physiques ou mentales commettent des crimes contre l'humanité. »

Adam fut créé par l'orgueil exacerbé de l'homme qui se prit pour Dieu.

« On ne peut pas concevoir une pratique plus irrespectueuse pour l'homme que le clonage. Si on réalise le clone d'un être humain, ce sera par égoïsme, pour qu'il ressemble à son donneur. C'est de l'eugénisme pur. »

Adam vit la haine dans les yeux de ses détracteurs. Qu'avait-il fait pour être pour subir cela ?

« Autoriser la communauté scientifique à pratiquer le clonage humain revient à admettre que le droit de vie ou de mort n'appartient plus à Dieu, mais aux hommes.

-Vous croyez vraiment à ce que vous dites ? On pourrait avancer le

même argument à propos de la guerre qui a lieu en ce moment même, alors que nous blablatons sur l'avancée de la science ! Vous ne croyez pas que la création d'un être humain soit moins terrible que l'assassinat de millions de personnes à travers le monde ?

-Le clonage n'en est pas moins une méthode ignoble, une abomination pour l'homme et de plus, c'est inutile et sans intérêt. Je vous le dis, ce n'est pas parce qu'on a la possibilité de faire quelque chose qu'on doit le faire. Vous produisez pour la science et non pour la vie. »

Adam écoutait ces gens dirent qu'il n'était pas humain, qu'il était un monstre. Tous le montraient du doigt et alors il commença à pleurer. Silvia, l'une des femmes de ménage vint consoler le petit garçon.

« -Tu ne devrais pas écouter ça, ça ne t'apportera rien de bon.

-Pourquoi est-ce qu'ils sont tous méchants avec moi ?

-Parce qu'ils ne te connaissent pas, ils pensent que tu n'es pas un petit garçon comme les autres.

-Est-ce que ce sont des menteurs ?

-Eh bien tu es le premier être humain cloné, on ne peut pas savoir tout de suite la vérité.

-On saura quand la vérité ?

-Peut-être dans les années à venir.

-Est-ce qu'on arrêtera de dire que je ne suis pas humain ?

-Je ne sais pas, mais tu sais il n'y a pas besoin d'être un clone pour se faire insulter par des idiots. On passe tous par là et les célébrités, on peut dire que tu en es une maintenant, sont encore plus exposés à la critique.

-Ils disent que j'ai pas de parents, c'est vrai ?

-Beaucoup d'enfants n'ont pas de parents.

-Ah oui et est-ce que ces enfants ont aussi la même maladie que moi ?

-Les maladies il y en a partout, et pour tout le monde malheureusement, enfants comme adultes. Mais ta maladie est unique en son genre.

-Est-ce que je vais mourir ?

-Tout le monde meurt un jour.

-Oui, mais moi je vais mourir bientôt.

-Un petit garçon comme toi ne devrait pas dire des choses aussi tristes.

-C'est parce que je suis triste.

-Je sais mon petit ange, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

-Oui, je veux que tu restes à parler avec moi.

-Ok, je resterais avec toi autant que tu le voudras, mon petit ange.

-C'est quoi un ange ?

-Une créature de lumière avec des ailes qui veillent sur les humains.

-Alors ils sont gentils ?

-Oui bien sûr.

-Mais pourquoi les êtres humains sont méchants alors ?

-Les êtres humains sont entre les anges et les démons, les anges sont gentils, les démons sont méchants et les humains sont au milieu. Les humains sont aussi gentils parfois, toi tu es gentil.

-Oui mais ils disent que je ne suis pas un humain, toi tu dis que je suis un petit ange, c'est pour ça que je suis gentil alors! Mais moi je me trouve pas gentil. Dans la télévision, ils disent qu'ils vont me tuer.

-Tu vois tu ne devrais pas regarder la télévision, ça te rend trop malheureux.

-Mais qu'est-ce que je peux faire d'autres ? Je suis enfermé ici.

-Quand j'étais enfant, j'aurais rêvé d'être enfermée dans une grande maison comme celle-là.

-Et tu aurais fait quoi ?

-Je ne sais pas, c'est vrai qu'on se lasse vite des belles choses. Mais tu peux faire tout ce que tu veux ! Tu peux apprendre à jouer d'un instrument de musique, tu peux chanter, tu peux dessiner…

-Je dessine déjà, mais moi je veux des animaux.

-Je suis sûre que ton père sera d'accord.

-C'est pas mon père.

-Il est comme ton père, il ferait beaucoup pour toi, je lui parlerais de ton envie d'avoir des animaux.

-C'est vrai tu lui demanderas ?

-Oui promis !

-Cool !

-Ça va mieux ?

-Oui. Mais je me pose encore plein de questions.

-Lesquels ?

-Quand je vais mourir, qui c'est qui s'occupera des animaux ?

-Oh mais arrête de parler de mort, arrête d'y penser.

-Je peux pas, j'y pense tout le temps. Et ils vont où les animaux quand ils meurent ?

-Sûrement au paradis des animaux.

-Et moi j'irais au paradis quand je vais mourir ? »

Silvia, prise de court par cette question, ne sut quoi répondre. Elle qui était croyante, qui avait foi en la vie après la mort, elle se demanda si l'enfant avait une chance de survivre à la Géhenne. Elle avait peur du clonage, cette curieuse pratique visant à dupliquer un être humain, mais elle fut prise d'affection pour le petit clone. Elle avait beaucoup de peine à le voir avec autant de chagrin. Ce n'était qu'un enfant, déjà privé de son innocence.

Mais où ira-t-il après la mort, est-ce qu'un être humain créé en laboratoire a une âme ? pensa Silvia. *Adam n'a pas l'air de ne pas en posséder une. Il est un clone, mais pas une machine. Il n'est qu'un cobaye pour la science, mais ne sommes-nous pas tous des cobayes ? On apprend en marchant sur les corps d'êtres humains, dont mon petit Adam. Les cobayes c'est moi, c'est vous, ce sont nos parents, nos enfants. On fait semblant de ne pas savoir et*

on ne veut pas en parler. Aujourd'hui tu prends un médoc et tu es plus mal qu'avant. Des effets secondaires connus sont traités comme s'ils étaient de nouvelles maladies et des médicaments supplémentaires sont prescrits pour traiter les effets secondaires au lieu d'essayer de les prévenir. Avant qu'il soit retiré du marché, il faut d'abord que des vies soient brisées. Ça fait partie du progrès, mais à quel prix ?

Silvia fut interrompu dans sa réflexion, Adam la regardait encore de ses grands yeux humides quand la police arriva au domaine, la garde rapprochée vint trouver le petit garçon et l'un des hommes répondit cyniquement à sa dernière question : « Ni toi, ni moi, ni personne n'ira au paradis ou même en enfer, toutes ces conneries après la mort ça n'existe pas. Que tu sois un humain, un clone, un chat, un insecte, quand t'es mort, t'es mort, c'est tout. Maintenant ça suffit. Les manifestants commencent à arriver, ça va être difficile à gérer ».

Une grande manifestation débuta devant la demeure du créateur d'Adam. Les altercations contre la police commencèrent, mais la supériorité numérique des manifestants ne laissa aucune chance aux forces de l'ordre. Certains manifestants possédaient une puissance de feu bien supérieure à celles de la police. Ils étaient à présent des milliers à la recherche du petit Adam. La traque fut de courte durée.

Adam pleurait en entendant la bataille qui faisait rage dans le manoir. Tout à coup, une poignée de manifestants défoncèrent la porte de sa chambre, le garçonnet, qui s'était caché sous sa couverture, se fit asséner de coups de couteaux. Il cria et sortit de son lit en sang. Etalé sur le sol, les manifestants ne cessèrent de le poignarder dans le ventre, les bras, les jambes, les pieds.

Là, au dernier coup porté sur son crâne, Adam murmura : « Un ange ! Je vois un ange de lumière et il me tend la main ».

***

Il était une fois, un village paisible et serein
Bouleversé par l'arrivée d'un étrange pèlerin.
C'était une vieille dame qu'on ne vit qu'un dimanche,
Elle tenait un stand en couvertures blanches.
C'était le plus beau du Marché et tous furent intrigués
Par ces poupées de cires hautement distinguées,
Avec leurs parures et leurs airs de dignité
Que la mystérieuse inconnue vendait tout en générosité.
Elles plurent immédiatement à toutes les petites filles
Se pressant dans l'allée, des étoiles dans les pupilles.
Les parents, heureux devant de tels sourires, cèdent et donnent
Tout le monde est comblé en cette matinée d'automne.
Charlotte était si joyeuse d'avoir sa poupée Clémentine
Avec qui elle chantait de jolies comptines :
« 1, 2, 3, nous irons aux bois
4, 5, 6, cueillir des cerises
7, 8, 9, dans mon panier neuf
10, 11, 12, elles seront bien rouges »
Clémentine proposa à la petite fille une balade en forêt,
La fillette l'a suivi et elles firent un arrêt
A un endroit qui semblait destiné à les accueillir;
La fillette se sentit alors défaillir
Quand elle entendit Clémentine d'une voix malsaine
Lui demandant de se taillader les veines
Avec une lame sortit de son corsage;
La fillette trébucha dans les feuillages.
Elle se redressa et fila très vite
Espérant que rien ne perturberait sa fuite.
Mais rien ni personne ne la suivait,
Elle pouvait rentrer en paix.
Elle retrouva le chemin de la maison;

Aucun de ses parents ne la croirait de toute façon,
Alors elle se tut et se fit gronder
Pour avoir déjà égaré sa poupée.
Les choses sombres de la nuit ne tardèrent pas à surgir,
La fillette n'arrivait pas à s'endormir.
Là, elle entendit un terrible chant
Qui lui glaça le sang sur l'instant :
« 1,2,3 je monte les escaliers,
4,5,6 je suis arrivée,
7,8,9 je sais où tu te caches,
10,11,12, mais moi j'ai une hache. »
Le crépuscule s'imposa ensuite, le mal frappera à minuit ;
Voilà un petit garçon dormant sans bruit.
Déchirant les ténèbres, il y eut ce terrible cri,
Sa sœur se tenait près de son lit,
Droite comme un piquet et au regard effrayé
Hurlant à la mort qu'il fallait se réveiller.
Quelques heures auparavant, la petite Lana était dans sa chambre,
Elle discutait avec sa nouvelle poupée nommée Ambre.
Ambre avait envie de s'amuser et de rire,
Lana comprit que son petit frère allait souffrir.
Elle dit à sa poupée qu'elle ne le ferait pas,
Mais la poupée insista.
La mère de Lana l'appela
Et de venir dans la cuisine, elle lui pria.
« Tu as encore joué avec les couteaux? »
Demanda la maman qui préparait un gâteau.
« Non c'est Ambre, je lui ai dit qu'elle n'avait pas le droit,
Mais elle en a pris trois
Qu'elle a caché dans tous les endroits »
Rétorqua Lana, mais sa mère la regardait avec effroi.
« Arrête un peu de mentir, tu veux,
Jouer avec des couteaux c'est dangereux,
Par un de leurs coups, on peut en perdre la vie »
Sermonna la maman de la petite fille se sentant trahie.

Lana retourna dans sa chambre en pleur,
La poupée lui promis de mettre fin à son malheur.
« Non tout ça c'est de ta faute ! Je te déteste! »
Cria Lana, consciente de ce moment funeste
Qui n'allait pas tarder à arriver,
Car la poupée savait la manipuler.
Ambre lui dit que son malaise
Avait pour genèse
La naissance de son petit-frère,
Bien plus aimé par sa mère et son père,
Et qu'ils cesseraient de la délaisser
Si venait à disparaître le petit dernier.
« Ce soir je serai au chevet du garçon
Accompagnée par les plus beaux poupons
Ce sera une magnifique cérémonie où tu es conviée
Et tu auras l'honneur d'y participer. »
La nuit était tombée
Et l'horreur ne faisait que commencer.
Une dizaine de poupées s'étaient rassemblées
Toutes prêtes et armées.
Une douce voix appela la fillette,
Lana pleurait et était inquiète,
Mais elle suivit son escorte
Qui longeait le couloir jusqu'à cette porte.
Lana vu son frère dormir paisiblement
Pendant que les jouets ricanaient sournoisement.
Ambre lui tendit un fourreau,
Et lui demanda d'enfoncer le couteau
Dans le ventre du garçonnet :
« Ô chère Lana, je te promets
Que toutes tes peines prendront fins ce soir
Je te laisse lui dire Au revoir ».
Lana parti à toutes jambes réveiller ses parents,
Mais la horde de poupées se jetèrent sur cette enfant,
L'empêchant de crier en la bâillonnant,

En la frappant et en la martelant
De coups d'une extrême violence,
Et c'est en silence
Qu'elles la traînèrent jusqu'à la cave
Pour lui infliger les sévices les plus graves.
Les poupées se mirent à chanter
Avant de l'achever :
« O Seigneur du Royaume des flammes
Nous te livrons cette âme
Au cœur pur et innocent
Car nous sommes les enfants de Satan. »

***

LETTRE A LISA

Chère Lisa, je suis dans le regret de t'annoncer que je n'ai pas lu le livre de Maupassant. Ma raison est compliquée, mais je vais tout de même te la raconter, juste après t'avoir fait remarquer que je t'écrivais du célèbre palace parisien l'Hôtel de Crillon. C'est bel et bien la réalité, mais cela est loin d'être un rêve, plutôt un cauchemar...

Un jour, je sonnai à la porte d'un certain Mr Ferret pour un poste de stagiaire dans un grand journal français.
Une femme vint m'ouvrir. La pièce qui s'offrit à moi ressemblait à un décor de film d'horreur.
Je longeais une galerie de portraits austères et imposants. La femme ouvrit une grande porte vitrée et la quitta avec un léger signe de tête. Je fus accueillie par un étonnant collier brésilien qui trônait sur un

socle en marbre noir. Je m'avançais jusqu'à lui, les bras en avant comme s'il allait me sauter dessus. Je pris le collier entre mes mains, me sentis tout à coup légère tel une plume soulevée par un alizé. La lanière était rouge bordeaux et le pendentif représentait un masque d'entité brésilienne. La figure ovale était entourée d'une grossière chevelure noire, nattée par endroits. Des peintures tribales lui barraient le visage, séparant les yeux en saphir d'une bouche béante, qui découvrait deux rangées de dents irrégulières. Malgré l'inscription sur le socle "malheur à la tentation" en lettres d'or, je mis le bijou autour de mon cou.

Mr Ferret n'arrivant toujours pas, je sortis de ma poche Le Horla de Maupassant pour m'occuper l'esprit. Maupassant commence son récit en se moquant de moi. Les premières lignes semblent être un doigt pointé sur mon visage, me narguant moi et ma triste vie.
"Quelle journée admirable !" moi des journées admirables je n'en ai que très peu et dans ma vie elles sont d'une rareté agaçante.
Enfin, si pour lui une journée "admirable" c'est de s'allonger sur l'herbe grouillant d'insectes dégoûtants, d'idolâtrer une vieille demeure durant des heures et de saluer les bateaux qui passent, tu m'étonnes que sa vie soit merveilleuse.

J'ai beau dire bonjour au train de banlieue qui passe à la fenêtre de Mr Ferret, ma vie n'en est pas plus belle.
Je rangeais le bouquin dans ma poche. Je sentais que quelque chose allait arriver ce soir. Quelque chose d'extraordinaire.

Mon regard se tourna vers le ciel. Il était constellé d'étoiles. Mais à cet instant, la poignée bougea, la porte s'ouvrit et un homme entra. Mr Ferret semblait consterné, ses yeux fixant le socle sans son collier. "Mais où est passé mon inestimable collier brésilien, je parie que c'est cette fichue gamine qui me l'a volé !". N'avait-il donc pas remarqué ma présence? Je me trouvais au milieu de la pièce avec son collier au cou et pourtant il ne se tourna pas vers moi.
Alors, je l'appelai et il répondit qu'il était tellement en rogne contre

moi que ma voix était encrée dans sa tête.
Etais-je devenu invisible? Je renversai les stylos de son bureau, qui tombèrent sur le sol. Il se retourna, scruta la pièce un moment comme s'il cherchait un spectre. J'étais invisible! Je partis de la salle claquant la porte derrière moi et Ferret cria " Qui est là ?".
J'étais invisible! Pour faire un test, je bousculais les gens dans la rue. Leurs regards accusaient les autres passants.
J'en profitai donc pour voler et piller tous les objets de valeurs se trouvant à ma portée. Je me délectai de pourrir la soirée de ceux qui n'avaient pas une chance comme la mienne.

Ayant oublié que j'étais seulement invisible et non immatérielle, il arriva ce qui devait arriver : je me fis renverser par une voiture. Le conducteur sentant le choc de la secousse fut étonné de ne pas pouvoir l'identifier. Tous les piétons s'étaient retournés après avoir entendu un accident qui apparemment n'avait jamais existé. Je n'étais pas morte, mais le sang coulait sur mon visage.

Une force mystique dit à mon esprit, soumis à n'importe quoi tant que ça pouvait me sauver, de ramper jusqu'au bois.
Heureusement pour moi, il n'était pas loin. Je me rendais à une clairière, là je bus l'eau du ruisseau pourtant trop pur pour que quelqu'un puisse l'avaler. Le liquide vivifiant se transforma rapidement en potion magique: ma blessure avait cicatrisé et le sang avait cessé de couler.

Mais la panique me vint, j'eus l'impression que le monde autour de moi s'écroulait et que la musique funèbre du jugement résonnait dans mon crâne. Je ne pouvais plus enlever ce collier ! Il était collé à ma peau comme incrusté. La malédiction était donc vraie "malheur à la tentation", j'ai été tentée et le malheur est survenu.
Après avoir noyée mon chagrin dans l'eau du ruisseau, je décidai de continuer à m'amuser.
Cette nuit-là, je voulus dormir au célèbre palace parisien l'Hôtel de Crillon. Je m'y rendis et pris possession du double des clefs de la

chambre Bernstein à l'accueil ni vu ni connu. Apparemment quelqu'un l'occupait déjà, je n'aurais qu'à me faire passer pour un fantôme et plus personne ne voudrait y loger sachant que la chambre est hantée. Un homme dormait paisiblement dans son lit. Curieusement, je m'approchais de lui. Mais peu à peu cette approche m'effrayait.
Je m'assis sur sa poitrine, mit mes mains autour de sa gorge, prêtent à l'écraser comme un vulgaire insecte.
Je l'étrangle d'une force terrible et menaçante. Il suffoque, son pouls diminue. Ses paupières s'ouvrirent immédiatement. Ses yeux croisant les miens, pourtant invisible, me troublèrent, mes mains lui lâchèrent le cou. Sous le choc de ma performance abominable que quelqu'un semblait avoir décidé et contrôlé à ma place, je tombai du lit et renversai sa table de chevet. L'homme appela la sécurité, étant persuadé que quelqu'un était entré pour l'assassiner. Je titubais jusqu'à l'immense salle de bain. Avec un couteau, que j'avais pris au bar de la Suite, je m'arrachais la peau à l'endroit où le collier s'était accroché.

Je me regardai dans le miroir et je vis quelque chose. Au fur et à mesure que la liasse bordeaux ensanglantée sortait de ma peau, mes vêtements réapparaissaient. Ne pouvant continuer ainsi, je dus m'arrêter plutôt que de souffrir d'une hémorragie. J'enlevai mes habits.
Lorsque la police les trouva, elle les réquisitionna. Mes vêtements ainsi que mon livre du Horla se trouvent sûrement encore au commissariat.

Aujourd'hui, j'ère dans cette chambre, nue et triste. Je pense que le seul moyen de vaincre la malédiction est de me donner la mort.
Je t'écris cette lettre, car même si je suis condamnée, j'ai une responsabilité envers toi et le club de lecture, qui était comme une seconde famille pour moi.
Ma lettre te feras peut-être comprendre qu'il ne faut jamais s'attacher à un objet vaudou brésilien jusqu'au péril de ta vie.
A partir de ce jour, tu ne recevras plus de lettres de ma part.

Sur ce, je te dis Adieu et te souhaite une très bonne lecture.

***

LA SOIREE DE L'HORREUR

Tatiana peinait à enlever les tâches de sang sur le sol.
-Bordel de merde ! Putain je pensais pas que ça pouvait être aussi chiant à nettoyer ! Bon ça suffit, ils ne s'en rendront même pas compte. Rien n'est prêt, merde !

Tatiana jeta son chiffon ensanglanté dans la poubelle. Elle quitta la pièce en trombe et emprunta l'escalier qui menait à l'étage. Une fois qu'elle fut arrivée en haut des marches, la sonnette retentit dans l'entrée. Tatiana se raidit.
-Quoi? mais merde, depuis quand les cancres sont en avance ?!

Elle se hâta d'enlever sa blouse et ses gants aux tâches d'hémoglobines. Elle les mit dans un sac de voyage, qu'elle rangea sous le lit au milieu des morts. Elle repensa au moment où elle dut transporter les cadavres de la cuisine à sa chambre en montant les escaliers. Elle avait soulevé des charges de deux fois son poids et son dos en souffrait encore.
L'infâme sonnerie de l'entrée ne cessait de se faire entendre dans toute la maison, Tatiana était plus anxieuse que jamais. Elle prit soin de fermer la porte de sa chambre à clef puis elle alla dans la salle de bain pour se rincer les mains et s'asperger d'eau de parfum. Elle releva la tête et aperçu son reflet dans le miroir, un visage rond et crispé, des traits disgracieux et bien ordinaire, un teint blafard, des cernes creusées... Elle piqua à sa mère le peu de maquillages qu'elle

possédait. En l'appliquant, elle se rendit compte que ce n'était pas aussi simple que ça en avait l'air et le résultat n'était pas celui escompté. Ses lèvres étaient trop rouges et le fard sur ses paupières, bien trop vert. Tatiana manqua de perdre son sang-froid et de pleurer, elle craignit que cette soirée, planifiée depuis des lustres, qui lui fit faire tous ces sacrifices, ne soit pas à la hauteur de ses espérances. Elle avait invité tous ses camarades de classe dont la moitié ne connaissait même pas son nom. Tatiana misait tout sur ce soir pour parfaire sa réputation et peut-être changer de vie.
-Ok, c'est pas ça du tout, mais tout le monde s'en fout, c'est chez moi ici et c'est moi la reine de la soirée.

Elle descendit en vitesse les marches de l'escalier et manqua de trébucher. Ses invités s'impatientaient sur le perron de la porte. En entrant, ils furent surpris de constater que rien autour d'eux ne présageait le déroulement d'une fête.
-Euh...Bienvenue...Euh...Entrez...Vous êtes en avance, tout n'est pas encore prêt !
-Désolé euh...
-Tatiana, moi c'est Tatiana, répondit Tatiana, essayant de masquer son agacement..
-Ouais désolé Tatiana, mais on était trop impatient de s'enjailler.
-S'enjailler ? Euh ok...C'est cool.

Tatiana n'était pas proprement apprêtée et ressemblait à un clown de film d'horreur. La pièce à vivre était sombre et silencieuse. Aucune décoration, aucune musique.
-Asseyez-vous, je dois avoir un cd sympa. Vous écoutez quoi comme musique ?
-Un peu de tout, tant que ça bouge.
-Ok, je vais trouver ça.

Les convives s'essayèrent sur le canapé, tous très gênés par ce grand calme dans la pièce. Tatiana leur fit un rictus sinistre. Ils lui rendirent son sourire et eurent l'impression que cela avait duré une éternité. Tatiana se décida enfin d'allumer sa chaîne stéréo. Les premières chansons étaient bien trop kitsch, décidément, jusqu'à la fin,

ses parents ne l'avaient pas aidé. Deux garçons parlaient tout bas :
-Je sens que cette soirée va être longue !
-Ça te dit un after chez moi ?

Tatiana balbutia des insultes à son auto-radio, certains invités s'esclaffèrent.
-Même morts, ils trouvent encore le moyen de me faire chier, murmura t-elle. Ah là c'est bon.

Elle trouva enfin son bonheur et tourna le bouton du volume à fond. Pourtant, l'ambiance n'était toujours pas à la célébration.
-Euh restez là, faites comme chez vous, je vais chercher à boire.

Elle se précipita dans la cuisine pour ramener des bouteilles d'alcools dans le salon, laissant ses invités sans sa si charmante compagnie et ces derniers en profitèrent pour médire sur leur bien étrange hôtesse :
-Elle est tarée celle-là franchement.
-Je sais pas vous, mais moi j'suis juste là pour la picole gratos.
-Qui t'en a parlé de cette soirée ?
-Louise.
-Ouais moi aussi, juste, c'est quoi son nom à la meuf ?
-Tatiana, elle est dans ma classe, je lui ai jamais parlé je crois.
-La musique est à chier tu trouves pas ?
-Bah va brancher ton tel sur les enceintes.
-Ouais sinon j'ai laissé ma clef usb avec toutes mes musiques dans la bagnole, si tu veux je vais la chercher!
-Tout sera mieux que cette merde.

Tatiana prit dans le placard une bouteille de rhum et une autre de vodka, elle voulait réserver le champagne pour plus tard. Elle trouva dans le frigo de nombreuses canettes de bières. Elle mit le tout sur la table, mais elle se figea instantanément en regardant le sol. Des traces de sang très nettes. Elle qui pensait avoir tout enlevé. En attrapant un torchon à vive allure, elle renversa une farandole d'assiettes. Le bruit strident alarma les invités au salon.
-Elle est vraiment cruche celle-là!
-Arrête, moi elle me fait pitié.
-Tu vas aller voir ?

-Ouais, toi va chercher la musique.

Tatiana réussit à camoufler la dernière trace lorsque l'un des garçons débarqua dans la cuisine pour lui proposer son aide.

-Je peux faire quelque chose?

Elle tenta de retrouver son sourire.

-Non c'est bon, un faux mouvement, tu peux apporter ces bouteilles, si c'est moi je vais encore tout casser.

-Ok je prends les bouteilles, tu prends les bières ?

De nouveaux arrivants firent leur entrée et eurent plus de chance que les précédents en découvrant une véritable fête.

-Woaw salut Tatiana, y'a de l'ambiace ici !

-Euh merci, entrez, bienvenue chez moi.

-Cool, y'a plein de trucs à tiser !

Tatiana apporta à boire et servi un verre à tout le monde, mais ses mouvements étaient saccadés, ses mains tremblaient. Les invités arrivèrent les uns après les autres. La soirée démarrait enfin, Tatiana ne fut pas plus détendue pour autant. La musique se fit de plus en plus forte et tous abusèrent de la boisson.

Lucas, l'un des plus beaux garçons de l'école se leva et commença à bouger son bassin, il invita Tatiana à le rejoindre. Intimidée, elle n'osa faire un geste et regarda ses pieds. Les convives l'encouragèrent. Lucas posa ses mains sur les hanches de la jeune femme et la ramena vers lui. Elle rougit. D'autres camarades les imitèrent.

Gabrielle, une jeune fille portant de hauts talons jaunes les prêta à David, un séduisant blond. Il les mit et essaya de marcher avec. Il manqua de se fouler la cheville, mais provoqua l'hilarité chez tous les jeunes de sa classe, dont la majorité manquait de sombrer dans le coma éthylique.

Les fumées de joints survolaient la salle principale. Une bouteille de vodka éclata au contact du sol, mais Tatiana n'entendit qu'un choc lointain.

-C'est qu'elle n'a pas l'habitude de boire la petite intello !

Marina et Lou dansèrent devant un jeu vidéo, trois garçons les regardaient avachis sur le canapé. Elles bougèrent leurs bras et leurs

jambes au rythme de la chorégraphie imposée. Lou s'affirmait face à sa partenaire et gagna, mais Marina se vengea en l'embrassant fougueusement. Les garçons admirèrent le baiser lesbien, les yeux exorbités. Les deux filles s'éloignèrent et se posèrent sur un fauteuil. L'une susurrait à l'oreille de l'autre. Elles montèrent les escaliers, mais furent rattrapées de vitesse par Tatiana qui s'emporta de rage, ce qui surprit l'assistance.

-Interdiction de monter à l'étage. Le salon est assez grand pour tout le monde !

Les invités ne comprirent pas cet élan d'agressivité, mais la fête reprit son cours doucement grâce au tempo entraînant de la musique. Cependant, le mystère restait entier ce qui attisait la curiosité de Marina et Lou, elles décidèrent d'aller au-delà des lois de leur hôtesse.

Les deux jeunes femmes demandèrent à Lucas de distraire Tatiana pendant qu'elles monteraient à l'étage. L'adolescent, imaginant les deux lycéennes nues l'une sur l'autre, accepta à condition qu'elles lui donnent une photo. Les deux amantes lui sourirent en signe d'acquiescement. Lucas sauta sur place et prit sa mission très à cœur. Il courra chercher Tatiana:

-Hè Tatiana, tu sais, je te trouve très belle ce soir.

-Tu te fous de ma gueule ?

-Non je te jure, enfin pour moi t'es toujours belle.

-Non je suis moche et tu le sais très bien.

-Pourquoi tu dis ça ?

-Parce que c'est la vérité, qu'est-ce que tu veux ?

-Passer du temps avec toi, c'est tout.

Tatiana fut surprise de cette confession, elle se demanda si elle n'était pas en train de rêver. Malgré l'alcool, elle retrouva un peu de sa lucidité et redevint suspicieuse.

-Pour faire quoi ?

-Pour t'embrasser par exemple.

Tatiana n'en crut pas ses oreilles.

Pendant ce temps, Marina et Lou étaient à l'étage.

Elles découvrirent que la chambre de Tatiana était la seule pièce dont la porte était fermée à clef. La malice grandit chez les deux adolescentes.
-C'est bizarre quand même, ça me donne vachement envie de l'ouvrir.
-Qu'est-ce qu'elle veut cacher ? demanda Marina. Un journal intime où elle écrit tout un tas de trucs glauques sur nous ?
-J'te parie que je peux l'ouvrir avec ma carte de crédit.
-Mais non pas ta carte de crédit, t'es folle !
-Alors une de mes cartes de fidélité.
-Ah ouais vas-y ! C'est excitant !
-Il ne faut pas qu'elle s'en aperçoive.
-Je pense que Lucas fera bien ses devoirs.
-Ce serait marrant qu'il l'embrasse.
-Oh le pauvre, ne lui souhaite pas le pire.
-Bah ce serait bien pour elle. On parie que ce serait son premier baiser ?
-Pas besoin de parier là-dessus.
-Peut-être qu'avec un bon relooking, elle pourrait être bonasse.
-Ce n'est pas moi qui m'en chargerais.
-Toi t'es bonasse.

Elles réussissent à forcer la serrure et à rentrer dans la chambre si convoitée.
-J'ai réussi ! s'écria Lou.
-Oh cool t'es la meilleure ! Mais fais moins de bruits.
-Ok viens là, j'ai envie de toi.

Au salon, Tatiana semblait tomber dans le piège de Lucas:
-Tatiana, laisse toi faire.

Lucas fit glisser sa main sur la cuisse de Tatiana, un frisson lui parcourut le corps, aucun homme ne l'avait jamais touché.
-Lucas, pourquoi tu fais ça ?
-Parce que tu m’excites.

Pour Tatiana, cela sonnait faux.
-Et je peux savoir ce qui t'excites chez moi ?

Lucas fut prit au dépourvu, mais ne vacilla pas dans son jeu,

il continua à la regarder intensément en essayant d'approcher ses lèvres des siennes. Il répondit ce qui lui passa par la tête.
-Ton cul.
-Ah !
-Laisses toi faire bébé.

Tatiana ferma les yeux et cambra son corps sous les caresses du beau jeune homme.

Tout heureuses de leur réussite, Marina et Lou entrèrent dans la chambre de Tatiana en sautillant, mais elles furent accueillies par une odeur de charogne.
-Beurk , c'est quoi cette puanteur ? dit Lou.
-Cette fille est vraiment crade, ouvre la fenêtre, j'ai du parfum dans mon sac.

Lou s'exécuta, Marina chargea l'air nauséabonde d'une senteur florale. Elle se tourna face à Lou et enleva son t-shirt lentement, puis son soutien-gorge.
Elle eut les seins nus la première. Lou l'imita avec moins de délicatesse. Leurs poitrines s'appelèrent. Marina et Lou s'empressèrent l'une vers l'autre et s'enlacèrent. Leurs longs cheveux se mélangèrent. Leurs ventres se frottèrent. Lou prit le téton de Marina dans sa bouche, le lécha, le suça, le mordilla. Marina aimait la regarder faire, elle ne la pensait pas aussi experte.
Elles s'allongèrent sur le lit en se touchant et se cajolant. Elles s'arrêtèrent en entendant un terrible gémissement extrêmement proche d'elles. Le bruit d'un homme se réveillant à l'agonie. Terrifiée, elles jetèrent un coup d'œil sous le lit, l'effroi les gagna dès l'instant.

-Vas-y bébé reprend à boire pour moi.

Lucas prit une bouteille de bière et la pencha au-dessus de la bouche, maintenant ouverte, de Tatiana.
-C'est bien ma belle, maintenant dis moi tes secrets.
-Je suis libre.
-Ah oui ?
-Mes parents, ils sont partis.
-C'est vrai, où ?

-Bah pour le moment, sous mon lit, après j'sais pas !
-Quoi?

Un cri retentit. Tatiana sortit un peu du brouillard, réveillée par le hurlement.
Elle se rendit compte de l'absence de ces deux camarades allumeuses, qui pourtant, savaient se faire remarquer depuis le début de la soirée.

Dans la chambre, Lou était prise de panique et Marina appelait la police. Elle craignait de ne pas être prises au sérieux.

Tatiana se rendit compte de la situation et gifla Lucas. Elle partit dans la cuisine, prendre un canif et gravit à vive allure les marches de l'escalier. Marina l'entendit.
Tatiana comprit que la serrure avait été forcée et fut prise d'une rage immense. Elle rentra dans sa chambre, mais il n'y avait personne. Elle aperçut le bras d'un des cadavres qui dépassaient du lit. Elle se doutait bien que Marina et Lou avaient découvert son secret, son regard devint vitreux. Elle chercha dans toutes les pièces à l'étage, elles étaient forcément là et elles ne pouvaient pas lui échapper. Marina et Lou étaient à sa merci, quoi qu'il puisse arriver. Les deux amantes s'étaient cachées dans la penderie. Lou envoya des textos à tous les invités en bas pour leur dire de partir.
Tatiana les découvrit enfin. Lou lui annonça l'arrivée imminente de la police, puis elle arriva à s’échapper, sans Marina.
-PARTEZ, C'EST UNE FOLLE, ELLE A TUE SES PARENTS !
Tatiana séquestra Marina qui tentait de s’enfuir avec son amie.

Deux policiers patrouillaient dans les environs:
-Putain, y'a rien à faire.
-Je croyais que c'était pour ça que t'aimais rouler dans les quartiers bourges.
-Bah c'est sympa d'être payé à rien foutre, mais là tu vois j'me fais chier. En plus tu parles pas. Et pour ce que t' as à dire la plupart du temps, je préfère mieux comme ça.
-Oula t'es grognon ce soir ! T'inquiètes moi je vais te trouver de la racaille.

-Trouves moi un arabe, qu'on s'achète des bières.
-Y'a pas d'arabes ici.
-Putain de merdes et on les achète où nos bières alors ?

Ils virent qu'une fête battait son plein dans l'une des maisons résidentielles.

-Hè regardes là-bas, y'a plein de jeunes devant la baraque qui fument!
-Ouais et la musique est bien forte, tu ne trouves pas ?
-Bizarre qu'on nous ai pas encore appeler pour tapage nocturne.
-On fait quoi ? On intervient ?
-J'suis sûr qu'ils sont pas majeurs et que leur frigo est rempli de bières.

D'autres jeunes sortirent de la maison en courant et en hurlant à la mort, ils firent signe à la voiture de police au loin.

-Oh putain regarde ! Qu'est-ce qu'ils font ? Tu crois qu'ils se foutent de nous ?
« Appel à toutes les unités, on a reçu un appel d'urgence, homicide, tentative de meurtre et séquestrations au 16 rue de Bussy... »
-Merde c'est pas une blague on y va.
- « Central, on le prend, on est juste devant. »

Les policiers prirent d'assaut la maison. A l'étage, ils entendirent des braillements et se précipitèrent pour intervenir.
Ils surprirent Tatiana alors qu'elle battait Marina. Un garçon s'aventura à la sauver, mais Tatiana l'avait planté dans l'estomac, il agonisait dans le couloir. Tatiana quitta ses victimes et esquiva un premier policier pour s'enfermer dans la salle de bain. Elle tenta de se trancher les veines à l'aide d'une lame de rasoir. L'un des policier porta Marina jusque dans le hall. Le bruit des sirènes des d'urgences s'accroissait de secondes en secondes. Le policier resté à l'étage défonça la porte avec fracas. Le corps de Tatiana baignait dans son sang. Le policier lui prit son pouls, elle était toujours vivante.

Après quelques jours passés à l'hôpital, Tatiana était au commissariat, dans la salle d'interrogatoire. Elle décida de se confier sans réserve et sans honte au policier:
-Vous savez, j'étais tout le temps sur internet chez moi. Je me revois

en train de regarder les photos d'une fête récente. Tous les gens de ma classe y sont, et apparemment, ils s'amusent bien.
-Oui beaucoup de jeunes traversent ce genre de choses, mais...
-L'indifférence, le délaissement, la déception, la frustration, l'injustice, la solitude, murmura Tatiana.
-Tu n'étais pas toujours toute seule, les jeunes ont souvent cette impression, mais en fait, il y a beaucoup de gens qui les aiment.
-Il n'y aucune comparaison à faire. J'ai toujours été seule à l'école, de la primaire au lycée. J'ai essayé d'aller vers les autres, mais on m'a toujours rejetée.
-Tu n'avais pas d'amis au lycée ?
-Non.
-Et ces jeunes que tu as invités à ta fête, ils n'étaient pas tes amis ?
-Non.
-Tu pensais qu'en faisant cette soirée, ils le deviendraient?
-J'avais espéré.
-Pour te faire des amis, tu es allée jusqu'à tuer tes parents?
-Vous pouvez pas comprendre.
-A l'adolescence c'est normal d'en vouloir à ses parents, mais de là à les tuer...
-Vous ne les connaissiez pas.
-Ils t'ont déjà brutalisé ?
-Pour ça il aurait fallu qu'ils me voient, mais oui j'ai été maltraitée pendant mon enfance, coups, insultes, mépris, séquestration... Ma mère faisait des crises, elle disait que je lui pourrissais la vie, elle me frappait avec des objets trouvés par là, des chaussures par exemple.
-Qu'est-ce que tu ressentais ?
-Du rejet, physique et affectif.
-Oui ça n'a pas du être facile, mais quand tu as grandi, ils ne te battaient plus ?
-Non, après ils ne me regardaient même plus.
-La plupart des ados ressentent aussi un certain malaise avec leurs parents...
-Arrêtez, je ne suis pas la plupart des ados!
-Ça c'est certain.

-Je me suis toujours sentie oppressée avec eux. Mon père était austère et autoritaire, et ma mère, froide et angoissée.
-Tu ne leur a jamais dit que tu les aimais ?
-Je ne les aimais pas. Je n'ai pas demandé à exister, à vivre. Pourquoi donc m'obligerais-je à être reconnaissante envers mes connards de parents et à les aimer?
-Mais tes parents t'aimaient.
-Qu'est-ce que vous en savez ? Ce n'est pas une règle universelle, il y a des tas de parents qui tuent leurs gosses dans le monde. J'aurais voulu qu'ils m'aiment et je peux vous dire que ce n'était pas le cas. Mes parents ne m'aimaient pas.
-Bon ok je veux bien te croire Tatiana, mais est-ce que tu reconnais que ce que tu as fait est mal ?
-Arrêtez de croire que vous savez tout du bien et du mal, vous ne savez rien ! Vous ne savez rien de tout ce que j'ai dû endurer !
-Je ne sais pas tout, mais j'en apprends tous les jours sur la nature du mal.
-Bah voyons et maintenant je suis le mal. Pff moi je suis juste un ange esseulé en Enfer. J'ai été le bouc-émissaire depuis mon enfance et aujourd'hui on veut me faire avaler que c'est eux les victimes ! Il n'y a aucune justice. Je ne suis pas un monstre, regardez-moi !
-Je te regarde Tatiana.
-On ne me regarde jamais.
-Je te regarde et je t'écoute, parle moi de tes parents encore.
-Pour me juger et chercher à tout prix à me faire culpabiliser ? Non merci. Je préfère garder tous mes moments de souffrance pour moi.
-Tatiana je ne te jugerais pas.
-Promis ?
-Promis.
-Comment être épanouie quand on ne se sent pas aimée par ceux qui sont la base de tout ? Je n'ai jamais eu de câlins, de bisous, de je t'aime, d'aide en quoi que ce soit. Chaque jour qui passait, chaque jour la douleur augmentait. Je ne supportais plus leur compagnie, je restais cloîtrée dans ma chambre pour les éviter, je sortais très peu, ils me l'interdisaient, j'étais comme prisonnière. Mes parents me permettaient

uniquement d'exister, de respirer, de me taire, d'être loin. Je ne suis pas ingrate et mes parents n'étaient pas merveilleux. Ils n'essayaient même pas de faire de leur mieux.
-Tu en es sûre ?
-Oui, ne me jugez pas, vous avez promis.
-OK, continue.
-Oui je le dis sans honte, mes parents étaient mesquins, égoïstes et méchants. Et non je n'exagère pas. Et oui j'ai énormément de raisons de penser ainsi.
-Lesquels par exemple.
-Par exemple, tous les sujets étaient tabous, je ne me suis jamais confiée à eux parce que j'ai souvent eu des moqueries de leurs part! J'avais peur d'eux. Mes parents ne me connaissaient pas, ils me traitaient sans cesse de gamine, d'idiote, d'incompétente. Ils m'ont pourri la vie, ont détruit ce que je suis et ont fait de moi une personne faible et folle. Et la société exige de moi que je sois une gentille fille reconnaissante et pleine de gratitude envers eux. Impossible. Il fallait que ce cauchemar s'arrête une bonne fois pour toute. La seule chose que je ne leur ai jamais demandée et ils me l'ont refusé. La seule chose qui me faisait me sentir vivante!
-La fête chez toi ?
-Oui, tout le monde en parlait au bahut, les gens savaient que j'avais une grande maison.
-Tuer ses parents pour organiser une fête à la maison, Tatiana...
-Je l'aurais fait pour moins que ça. J'ai débarrassé le monde de véritables monstres.
-Tu es persuadée d'avoir fait quelque chose de bien ?
-Dans cette société, vous le savez très bien, rien ne sert de faire quelque chose de bien, il faut être utile. C'est ce que j'ai fais.
-Tatiana, tu ne regrettes vraiment pas ?
-La mort de mes parents ?
-Oui, tu les as assassiné, as-tu des remords ? Ne serait-ce un tout petit. Tu n'as plus de parents ! Tu es toute seule !
-Comme je l'ai toujours été. Croyez-moi ça ne change rien à ma vie.
-Rien ?

-Si, maintenant tout le monde parle de moi, pas seulement les gens de ma classe, mais le pays entier !
-Tu as fait ça pour la gloire ?
-Non, mais ça fait bizarre.
-Et de savoir que tu vas passer ta vie en prison pour un double-paricide ça ne te fait pas bizarre ?
-Qu'aurait été ma vie de toute façon ?
-Tatiana, tu aurais pu trouver un job à côté de tes études, économiser pour partir de chez tes parents, faire ta vie ailleurs, construire ta propre famille ! Le temps que tu passes à l'école n'est rien comparé au reste de ta vie. Il fallait voir plus loin que ces moments de chagrin.
-Je crois que je me serais donné la mort avant que tout cela n'ai le temps de m'arriver.
-Tu n'as pas l'intention de te suicider en prison ?
-Ça dépendra de mes conditions.
-Oui qui sait, peut-être que là-bas tu te trouveras des amies un peu comme toi.
-Un peu comme moi ?
-Du genre ado pas comme la plupart des ados.
-Je pourrais profiter de tout ce temps en prison pour écrire un roman.
-Tu sais Tatiana, je ne cautionne pas tes actes, mais je comprends. Aucun enfant ne devrait vivre dans l'indifférence de ses parents.
-Merci.
-Merci pourquoi ?
-De m'avoir écouté et de m'avoir compris.

***

LASCIATE OGNI SPERANZA

De nouveau seul. Je croyais (encore) avoir rencontré la

femme de ma vie, mon âme sœur... Je ne sais vraiment pas qui m'a mis cette idée d'âme sœur dans la tête. La société, probablement. Aujourd'hui, je me rends compte à quel point nous étions différents. Mais nous semblions si complices, il y avait une connexion particulière entre nous, tellement forte. Quand je me suis réveillé à ses côtés dimanche matin, je me suis laissé imaginer revivre cette scène jusqu'à ma mort et j'étais heureux. Et puis le lendemain même, je me suis réveillé chez moi, seul dans mon lit et j'avais l'impression que cette nuit magique remontait à loin. Je ne ressentais plus rien pour elle. D'un coup, comme ça, sans savoir pourquoi. Je lui ai envoyé un message pour lui dire que je pensais à elle, c'était par habitude et elle m'a répondu d'une façon qui n'avait rien d'habituel. Rien de méchant dans ses propos et pourtant tout avait changé. Je n'avais plus envie de lui parler et je crois que c'était réciproque. Étais-je heureux avec elle ? Je pense que oui, d'après mes derniers écrits, elle était même tout ce que j'avais toujours cherché. Je déteste le célibat, mais je pense en avoir besoin. Il y a bien des hommes qui font vœu de chasteté, mais c'est peut-être pure hypocrisie. Ou peut-être pas? Je ne me suis jamais mis à la place de ces hommes qui n'étaient heureux qu'en Dieu, ou en une quelconque entité spirituelle. Il y en a même qui vouent leur vie au diable...

Suis-je un homme à part ? On me dit que je suis un génie parce que je suis né avec un don hors du commun : en calcul mental je peux rivaliser avec les ordinateurs. Lorsque je fais appel à mes facultés de super calculateur, je perçois des formes, des ombres et tout un tas de petits signes que je retranscris sur le papier. Cela tombe toujours juste. Un mystère pour la science. Mais à quoi cela me sert-il au fond? Je ne veux pas être un ordinateur.

Je crois que je vais partir. Oui c'est décidé, je m'en vais. Je vais faire un grand voyage ! Je vais partir en pèlerinage et découvrir les secrets de ces hommes qui vivent au-dessus de cette société matérialiste et qui regardent le ciel plein d'espoir. Ils ont sûrement tout compris, avant même de les connaître, ils savaient que les femmes n'étaient qu'une source d'emmerdes. C'est sûrement écrit dans la Bible...

Je me suis inscrit sur un site où des gens s'échangent leurs maisons le

temps d'un cours séjour à l'étranger. Il y a un anglais qui doit venir d'urgence à Paris. J'ai omis de mentionner que mon appartement se situait au cœur du quartier chinois, mais bon Paris, c'est Paris hein! Et quel hasard, il me dit être un jeune clerc. Son métier m'intéresse de plus en plus. Je crois qu'il vient dans mon beau pays pour visiter Notre-Dame ou bien y rencontrer un représentant catholique. C'est bien étrange, je pensais que les Anglais étaient protestants. Ça n'a rien à voir, nan ? Je ne m'y connais vraiment pas et quel dommage que mes parents n'aient pas voulu m'éduquer dans la religion, peut-être alors aurais-je trouvé plus de sens à ma vie. Je me suis trompé en croyant que le bonheur était auprès d'une femme. Je n'en peux plus d'enchaîner les relations foireuses et les ruptures déchirantes et tout ça pour quoi ? Pour mener une vie qui ne me ressemble pas. C'est vrai je ne me suis jamais senti la fibre paternel. Ce n'est pas si grave, il y a bien assez d'enfants dans le monde, dont beaucoup n'ont même pas de famille, alors pourquoi en faire d'autres ? Je préférais déjà en adopter un, au moins comme ça, je serais sûr de sa reconnaissance envers moi, son sauveur. Il ne risquerait pas de faire une putain de crise d'adolescence où la seule chose qu'on veut c'est tuer ses parents ! J'ai lu ça dans le journal il y a peu, un jeune a assassiné ses parents pour organiser une fête à la maison, c'est fou ! On leur donne la vie et on doit ensuite les supplier de ne pas nous l'enlever ! Sale gosse, va !

Bref, je pars en Angleterre dans deux jours, dans un très charmant village appelé Templecombe, j'ai vu quelques photos et je n'ai qu'une hâte, venir m'y ressourcer ! Le jeune clerc m’a dit que si je me pose des questions sur la religion, j'ai l'autorisation de consulter les livres de sa bibliothèque. C'est comme s'il avait lu dans mes pensées !

C'est un nouveau chapitre de ma vie qui débutera dans deux jours. Alors oui, je ne m'installe pas définitivement en Angleterre, mais je suis persuadé que je reviendrai de mon périple, transformé. Voilà c'est ça, je serais un autre homme. Quelle aventure !

Cet espoir grandissant en moi est la preuve qu'une Force Suprême veille sur ma vie. Non, ma Bonne Étoile ne m'a jamais abandonné, c'est moi qui la rejetais et qui ne voulait pas croire en elle. Je suis à la croisée des chemins et je suis persuadé qu'elle retient son souffle à

chacun de mes mouvements et de mes actes.
Je prépare mes valises, je n'emporte presque rien, le moins de choses qui puisse me rappeler ma vie ici. Je me sens comme un jeune adolescent, comme un enfant, et peut-être que ce voyage sera une renaissance... J'ai sûrement bien trop d'attentes, ça ne m'étonnerait pas de rentrer déçu, comme à chaque fois. Mais là, je ne peux pas m'empêcher de rêvasser, c'est un pressentiment que j'ai et qui me donne la foi d'avancer, d'ailleurs il ne me reste plus que ça.

J'attends à la table d'un restaurant. Mon train part ce soir. Je me suis renseigné sur le village où je crèche et j'ai découverts qu'il avait un lourd passé avec les chevaliers des Templiers. J'ai fait quelques petites recherches sur eux et je n'en ai pas dormi de la nuit. Je suis impatient de découvrir ce village mystérieux.
Mais en attendant, je m'ennuie à ma table. Le service est vraiment lent. Je n'ai plus qu'à tuer le temps avec un calcul, du genre de ceux dont je m'étais promis de faire il y a un bon moment.
Je griffonne et je suis déjà ailleurs, des images se bousculent dans mon esprit. Je vois du noir, je vois un train, je vois une église, je vois un autel, je vois une vierge à l'enfant, je vois un passage… Sans relâche, j'aligne les chiffres sur le set de table. Je ne vois plus rien…

Je retrouve mes esprits et jette un œil sur mon set de table. Je ne comprends pas. Comment est-ce possible ? Qu'est-ce que cela veut dire ?
Au beau milieu de ces chiffres, involontairement, j'avais écrit ces mots : « Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate » ! Je crois que c'est du latin, non de l'italien, mais je n'y connais rien ! C'est bien mon écriture pourtant. Je n'ai pas quitté la table. Cela défit toute logique.
Mon train part dans moins de deux heures. Essaye-t-on de me prévenir ? La paranoïa me gagne, tout autour de moi n'est que menace. Je n'arrive plus à contrôler ma respiration, je tremble, mon regard se trouble, c'est atroce, ce sentiment de catastrophe imminente.
Une main se pose sur mon épaule gauche.
« Monsieur... Je me permets de vous réveiller, voici votre steak. On s'excuse pour l'attente, c'est la folie ce soir. »

C'est le serveur et il me regarde d'un drôle d'air.
« Me réveiller ? J'étais en train de dormir donc ? Depuis quand ?
-Ce n'est rien monsieur, vous étiez en train de ruiner le set de table avec votre stylo, puis vous vous êtes endormi, il y a un bon quart d'heure de ça. Vous avez des chiffres imprimés sur votre joue droite d'ailleurs. Vous n'êtes pas le seul qui s'assoupit au restaurant, vous savez. »
Des chiffres il y en avait en effet, sur ma joue comme sur la table, mais plus aucune trace des mots mystérieux. Évanouis, disparus, alors qu'ils étaient si réels. Je peux encore les voir dans mon esprit, c'était bien mon écriture. «Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate ». Qu'est-ce qui m'est arrivé ?
Voilà que je ris nerveusement. Je ne peux pas m'en empêcher. Ce n'était qu'un cauchemar ? ... Ce n'était qu'un cauchemar !

J'arrive à Gare du Nord, je n'ai jamais pris l'Eurostar.
Qu'il remonte à loin le temps où, plus jeune, je prenais le ferry à Calais pour traverser la Manche avec mes amis d'antan. Je n'en garde aucune nostalgie, huit heure de voyage en comptant le bus et l'estomac dans les talons jusqu'à Londres. Désormais, en deux heures et des poussières je pouvais être au cœur de la capitale, sans le mal de mer. Mais ce n'est pas ici que s'arrête mon périple, j'ai un autre train à prendre. Mon village médiéval m'intrigue bien plus qu'un centre-ville.
De Paris à Londres et de Londres jusqu'à Templecombe, je n'ai fait que stresser. Lasciate ogni speranza… Speranza…Esperance… Lasciate… Laissez… Laissez et espérance…Laissez toute espérance ? Mon Dieu c'est si troublant, je deviens fou ! Tout ça va si vite. Je commence à ne plus croire aux coïncidences, je trouverais la réponse une fois au village, j'en suis persuadé.

Enfin, je découvre la jolie petite maison du jeune clerc. Tout aussi charmante que le reste du village, mais l'atmosphère qui s'en dégage est bien singulière. Une émotion en moi, qui m'était encore inconnue, prend le pas sur toutes les autres. Je crois qu'elle est mauvaise et pourtant elle me fait du bien. Mon esprit est brouillé. Je suis fatigué. Je ne vois plus. Comme au restaurant. Il faut dormir maintenant.

C'est le matin, ou bien le début de l'après-midi. Je suis allongé par terre, je crois avoir glissé du canapé. C'est douloureux. Je me suis assoupie, ou peut-être évanouie. Je ne suis pas chez moi. Ah oui la mémoire me revient ! Je suis en Angleterre, à Templecombe… Qu'est-ce qu'il y a d'écrit au sol ! « Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate », encore! Ça en devient lassant! Je ne me souviens plus de mon rêve, ou ai-je fais un cauchemar ? J'espère qu'il y a du café…

« Tu veux du café ? »

Là, une jeune femme m'apparaît. Une jeune femme incroyablement belle, comme il en existe peu, du moins, dans mon entourage. Qui est-elle donc ? Le jeune clerc m'avait pourtant dit qu'il vivait seul.

« Oh non tu es tombé ! Ça va tu n'as rien ?

-Euh…Je ne sais pas…Vous êtes qui, vous ?

-Une amie de Nathan. »

Nathan, c'est le nom du jeune clerc. Mais cela n'explique pas sa présence.

« On a fait connaissance hier soir, tu ne t'en souviens pas ? C'est moi, Pandora ! »

Pandora ? Je n'ai aucun souvenir d'une Pandora. Un prénom comme ça, ça ne s'oublie pas !

« Euh… Excuses moi Pandora… Mais non je ne me rappelle pas de toi, je ne me rappelle pas de hier soir non plus… Tu parles français ?

-Oh oui, tout le monde parle français ici. »

Voilà un détail que le jeune clerc a oublié de me préciser. Mais ce n'est pas là le plus inquiétant.

« Mais mademoiselle…Euh…Pandora… Qu'est-ce que vous faites ici ? On ne vous a pas prévenu que c'est moi qui habite la maison cette semaine ?

-Oh si, mais j'occupe la chambre d'ami. Je pensais que tu le savais.

-Bah… Non, je ne le savais pas…

-Ça pose un problème ?

-Euh… Non… Pas de problème… Je ne vais pas vous chasser non plus…

-Dis le moi sinon, je ne veux pas gâcher tes vacances.

-Non, vous ne gâchez rien du tout, en fait si vous voulez bien me servir de guide…
-Avec grand plaisir, Arthur ! »
Elle connait mon prénom. On a vraiment fait connaissance hier soir alors. Pourquoi je ne me souviens de rien ? C'est pire qu'une gueule de bois !

Je prends mon petit-déjeuner avec Pandora. Quelle jeune femme extraordinaire, si intelligente et si instruite ! Et puis, vraiment belle, un visage de madone à en couper le souffle: des yeux verts émeraudes, une cascade de cheveux ébènes, une peau blanche et pure, des traits fins et un corps… Oh son corps, si bien mis en valeur dans sa robe de chambre rouge.
« Nathan m'a dit que tu voulais en savoir plus sur la religion et la spiritualité, la bibliothèque est en haut si tu veux, mais puisque tu es là, autant aller visiter l'église de la Bienheureuse Vierge Marie, ça te tente ?
-Euh… Oui ! Oui c'est une très bonne idée… Mais toi tu n'as rien de prévu aujourd'hui ?
-Si, j'avais justement prévu d'aller à l'église, ça tombe bien !
-Tu as des pêchés à confesser ?
-Non, mais je dois parler à mon Maître. »
Maître ? Cela doit signifier Dieu.
« Et tu ne peux pas lui parler ici ?
-Non.
-Ah…
-Qu'est-ce que tu souhaites le plus au monde Arthur ? »
Ah là elle me pose une colle ! C'est fou, mais je ne sais vraiment pas quoi répondre. C'est pourtant une question importante, non ? Je ne sais pas ! Est-ce que je souhaite l'argent, le pourvoir, l'amour, la vérité… Je ne sais pas !
« Arthur ?
-Euh oui bah je ne sais pas quoi te répondre, en fait je n'y ai même pas pensé. Hier encore, mon plus grand souhait était de venir ici. Maintenant j'y suis et je ne sais plus trop de quoi j'ai besoin, je

trouverai bien, mais là tu vois j'attends de voir ce que la vie m'a préparé. Je me suis mis en mode automatique.
-Non il faut se poser la question. Sinon on ne saura jamais comment trouver le bonheur !
-Mais pourquoi vouloir à tout prix trouver le bonheur ? Qui te dit que c'est possible d'être heureux ? Il y aura toujours des choses qui viendront foutre la merde au moment où on s'y attend le moins.
-Et moi je te dis que c'est possible d'être heureux !
-Pas dans cette vie en tout cas !
-Si Arthur, dans cette vie ! C'est cette vie qui compte !
-Je ne m'y connais pas beaucoup sur la vie après la mort et tout, mais je ne suis pas sûr que ton ami le prêtre serait d'accord avec toi.
-Si, il est d'accord avec moi et il m'aide beaucoup à m'en sortir !
-Pourquoi ? Que t'est-il arrivé Pandora ?
-Eh bien, il y a peu j'étais la maîtresse d'un homme très puissant. Pendant de longs mois, il m'a fait connaître une vie de luxe, ce qui était vraiment nouveau pour moi, mais je m'y suis habituée. Puis un jour il décida de m'enlever ces repères qui faisaient mon bonheur, dont sa présence. Quand il m'a laissé en me disant qu'il ne m'épouserait jamais et qu'il resterait avec sa femme, j'ai eu le cœur en miette. J'ai tellement mal.
-Oh je suis désolé. Je ne sais encore moins quoi répondre à ça. Je ne comprends pas, qu'est-ce que tu souhaites le plus au monde après cette épreuve ?
-Je souhaite le récupérer. Plus que tout ! Je n'ai jamais été aussi heureuse qu'avec lui et je sais que sans lui, je ne pourrais pas le redevenir.
-Mais peut-être qu'avec le temps…
-Non, c'est lui l'homme de ma vie et je ferais tout pour arriver à mes fins.
-Ah…
-Ça suffit, allons à l'église.
-Euh…
-Allons-y au plus vite ! »
Cette fille est vraiment bizarre. Sexy, mais bizarre.

Nous voilà maintenant dans la très belle et très vieille église de la Bienheureuse Vierge Marie. Nous sommes seuls. Je regarde Pandora. Elle semble préoccupée. Elle inspecte l'autel au centre de la pièce. C'est à se demander lequel de nous deux est le touriste. Elle me fait signe de m'approcher.
« Tu sais qu'on peut l'ouvrir !
-Ouvrir quoi ?
-Cet autel est un passage secret vers un monde souterrain, Arthur il faut que tu vois ça, c'est merveilleux ! »
Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?
« Quoi ? Un monde souterrain, et il y a quoi en bas ?
-Quelque chose qui me fait du bien et j'ai besoin d'y aller.
-Euh… Ouais mais, euh… Ça va ?
-Mais non ça ne va pas, ça ne s'ouvre pas !
-C'est pas une bonne idée ce que tu fais, arrête tu pourrais casser…
-Je t'emmerde ! »
Oui, cette fille est complètement cinglée ! Je ferais mieux de rebrousser chemin. Et de retourner en France aussi ! Elle semble obnubilée par cet autel. Je préfère la laisser.
Je viens à peine de sortir de l'église et je crois qu'elle n'a rien remarqué.
Sur le chemin du retour, je passe dans une supérette pour remplir un peu le frigo, qui ma foi, est bien vide. J'écoute alors autour de moi. Personne ne parle français. J'ai une sensation très bizarre depuis ce matin, je ne me sens pas bien, j'ai peur sans savoir pourquoi, j'ai l'impression d'être observé. Je n'ai pas confiance en Pandora, je ne la connais que depuis deux heures et j'ai beau me triturer la cervelle dans tous les sens, la dernière chose dont je me souviens hier soir c'est de m'être assoupi d'un coup. Mais bordel d'où sort-elle ?

Il est presque minuit et Pandora est rentrée il y a une heure. Je suis dans mon lit, mais je n'arrive pas à dormir. Je me demandais ce qu'elle avait pu foutre dehors pendant tout ce temps. Je m'inquiétais pour elle et en même temps j'espérais peut-être qu'elle ne revienne pas. Là, elle erre dans la maison. J'entends tous ses bruits de pas. Ça

devient très agaçant, est-ce l'effet recherché ? Elle apparait alors à la porte de ma chambre visiblement excitée et un peu nerveuse.
« Tu dors ?
-Presque. Que se passe-t-il ?
-Viens voir ce que j'ai trouvé là-haut !
-Ça ne peut vraiment pas attendre demain ?
-Non ou alors je n'arriverais pas à dormir tranquille ! »
Bon bah j'ai plus qu'à la suivre! Est-ce que moi j'arriverai à dormir tranquille ici ?
«J'étais là-haut, dans la bibliothèque, en train de lire un livre assez étrange, quand j'ai entendu des bruits dans le mur.
-Des rats, je suppose.
-Ou des créatures venues d'un autre monde !
-Je ne crois pas à ce genre d'âneries. »
Elle s'arrête sur la dernière marche de l'escalier et me regarde avec gravité. La lampe qu'elle tient à la main projette des ombres inquiétantes sur son visage, faisant ressortir ses traits les plus ingrats. Même si elle reste toujours sacrément belle.
«Tu ne comprendras jamais rien à la vie si tu n'ouvres pas plus ton esprit. Cette maison est hantée !
-Ah oui ? Et c'est ça que tu veux absolument me prouver ! Pourquoi ?
-Pour que tu vois. »
J'ai pas du tout envie d'aller voir moi ! Ras-le-bol de ses conneries à celle-là ! Mais en même temps je crois que je n'ai pas trop le choix, alors je vais fermer ma gueule et la suivre en espérant qu'elle me laisse dormir en paix après, mais je ne sais pas pourquoi, j'en doute fort !
On continue notre marche dans le couloir, qui me semble bien plus long qu'en plein jour. Devant nous, la lumière de la bibliothèque inonde le plancher obscur. Pandora est silencieuse. Une certaine nervosité me gagne. On entre dans l'inquiétante salle. Les lueurs changeantes du feu de la cheminée illuminent les murs au rythme des palpitations de mon cœur.
Pandora sort de la bibliothèque poussiéreuse un livre immense, ressemblant à un genre de grimoire, comme dans les films. Elle ouvre

une page au hasard et les tourne toutes jusqu'à ce qu'apparaissent une série de dessins représentants des corps entrelacés les uns sur les autres, une sorte de gigantesque orgie où chaque personnage exécute des positions des plus vulgaires.
Est-ce qu'elle essaye de m'envoyer un message ? Ce n'est pas que je suis contre, d'ailleurs j'y ai pensé toute la journée, mais elle est assez cinglée pour me tuer en plein coït. Elle tourne les pages très vite. Que cherche-t-elle ? A la fin du livre, se trouve une pochette secrète. Pandora en retire alors une pierre rouge sang.
« Oh mon Dieu, Pandora, mais qu'est-ce que c'est ?
-C'est le rubis que je cherchais, il n'était pas là tout à l'heure, il est apparu avec toi, vite allons à l'église !
-Quoi, maintenant ?
-Oui, vite avant qu'il ne soit trop tard !
-Trop tard pour qu… »
Là, j'entends. Des coups sourds retentissent derrière la bibliothèque. Et maintenant un horrible gargouillis, vraiment horrible, une sorte de ricanement…
« Putain mais c'était quoi ça !?
-Vite, ça commence, il ne faut pas le rater ! »

Voilà comment sans rien lui demander de plus et sans un mot, je la suis jusqu'à l'église de la Bienheureuse Vierge Marie. Mais contrairement à ce matin, le décor n'est plus le même et nous ne sommes pas seuls. Une dizaine d'hommes habillés en robes noires encapuchonnées font la queue devant l'autel en récitant des paroles en latin, ou une langue qui semble bien plus archaïque encore. Ils se mettent tous sur le côté pour nous laisser passer. Tout ceci autour de moi est surréaliste, mais étrangement, je ne pense qu'au fait que je dois être ridicule dans mon pyjama. Oui, drôle de priorité. Mais personne ne semble se moquer de moi. Ils sont tous concentrés dans leurs chants. Qu'est-ce que je fous là, bordel ?! Pandora insère le rubis dans la fente secrète de l'autel qui se déplace d'un coup vers l'arrière laissant apparaître une trappe. Les prêtres se taisent enfin. Sans réfléchir, je descends. Je ne sais pas si je peux être considéré comme

un prisonnier, personne ne m'a forcé la main, personne ne m'a regardé, ni parlé. C'est une force mystique qui me guide vers les souterrains. Nous traversons un long couloir sombre, mais éclairé par de nombreuses bougies ici et là. Je manque de trébucher sur un crâne. Sans m'en inquiéter plus que ça, je continue mon chemin.

Plus on s'enfonce dans la galerie, plus elle est décorée de tableaux, tous représentant des scènes aussi angoissantes les unes que les autres. Mais une œuvre en particulier retient mon attention. C'est une sorte de caricature de la Vierge à l'enfant. L'arrière-plan montre d'étranges créatures rampantes à demi enveloppées dans les ténèbres, fixant les deux protagonistes de leurs yeux rouges.
Je continue mon chemin et là je suis bloqué. Nous arrivons au bout du tunnel. Quand tout à coup les prêtres disent en cœur une parole que je reconnais immédiatement : « Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate » ! Le mur qui bloquait le passage coulisse vers la droite pour laisser apparaître un endroit terrifiant.
Nous entrons dans une pièce spacieuse, mais étouffante.
Un autel en pierre la domine, bien plus sobre que celui de l'église, ce qui le rend encore plus inquiétant par son côté rustique. Au fond de la pièce se trouve une croix immense, mais retournée.
Pandora enlève ses vêtements. Elle se couche nue sur l'autel, les bras en croix, un cierge dans chaque main. Tous les hommes habillés en mage noir l'encerclent. Moi je me tiens en retrait, quand l'un d'eux me fait un signe de la main pour me dire de m'approcher. Je m'exécute. La vision du corps nu et parfaitement féminin de Pandora fait monter en moi une sorte d'excitation malsaine. Je ne peux plus y détacher mon regard. Un des mages déclame la messe sur son corps, un calice sur son ventre. Je suis comme hypnotisé. Là, des frissons parcourent tout mon être quand j'entends les cris effroyables d'un bébé en train de pleurer. Le prêtre le met dans mes bras. Là, je reprends conscience. Et tous le voient à l'expression de terreur sur mon visage. Les chants recommencent alors et le nourrisson ne cesse de geindre. Au fond de la pièce une porte s'ouvre d'un coup. Sans même savoir où elle conduit, je cours jusqu'à elle. J'emporte le bébé avec moi. Personne

n’essaye de me rattraper. Je me retrouve dans le noir total. J’ai peur. Je suis alors arrêté dans mon élan par une espèce de monstre immense et squelettique à la peau rugueuse. Je lève la tête et aperçois ses yeux rouges qui se posent sur moi avec colère. Là, il s’approche et me prend par le cou d’une force extrême. Il avance ses lèvres vers les miennes. Il fait glisser de sa bouche jusqu’à ma gorge une sorte de gros vers gluant. Je ne suis déjà plus le même. Tout se brouille devant moi. Je n’entends que les chants maléfiques des druides et une odeur abominable, intense et hideuse vient à mes narines, puis, plus profond, monte un autre son, venu des entrailles de la terre.
Je reviens dans la pièce principale. Je m’approche lentement de Pandora et soulève le nouveau-né au-dessus de son corps. La jeune femme se met alors à réciter « Astaroth, Asmodée, princes d'amour, je vous conjure d'accepter le sacrifice de cet enfant de la main d’un innocent. En échange, je voudrais retrouver et conserver l’amour de mon amant, qu’il fasse de moi sa femme et qu’il m’offre tout le luxe auquel j’ai droit, ainsi que la satisfaction de tous mes désirs. »
Je tranche la gorge du bébé.

***

SECRET DE FAMILLE

Julia et son père avaient déménagé quelques jours avant Noël. Après la mort de la mère et épouse, un mois auparavant, ils décidèrent de quitter leur appartement parisien chargé de souvenirs. Julia ne s’était jamais senti proche de son père, c’est à peine s’il n’était pas un inconnu pour elle. Elle ne savait pas non plus en quoi consistait son travail. Il répétait sans arrêt « c'est pour les affaires ». Mais Julia se doutait bien qu'il avait un rapport avec le décès de sa mère, qu'elle était morte à cause de lui et qu’ils étaient en grand danger s’ils ne quittaient pas la ville. Pour cette dernière, ce fut un coup dur, elle

avait toujours du mal à se faire des amis et cette nouvelle vie ne l'enchantait guère.
C'était le soir de Noël, les heures passèrent et son père n'était toujours pas rentré. Julia s'inquiéta. Elle l'appelait rarement, mais là elle avait besoin d'entendre sa voix. La boîte vocale ne la rassura pas, le soleil s'était couché depuis longtemps. La nuit se manifeste plus tôt en hiver, mais ce soir-là, elle semblait plus noire qu'à l'ordinaire. Elle alluma la télévision pour avoir un bruit de fond.
Comme elle en avait l'habitude dans leur ancien appartement, Julia se rendit dans le bureau de son père. Tous les cartons n'étaient pas encore déballés. Elle marchait sur la pointe des pieds -une habitude quand elle s'apprêtait à faire quelque chose d'interdit- entre tout le débarra jusqu'au bureau, toujours ce même bon vieux bureau depuis plus de 15 ans. Le tiroir du bas était le seul avec une serrure, mais Julia avait la clef. Elle n'était pas censée l'avoir en sa possession, mais jadis, un jour après l'école, Julia avait invité sa meilleure amie, celle-ci lui avait dit que ses parents avaient sûrement des tas de petits secrets cachés quelque part autour d'elles. Cette idée avait beaucoup intrigué Julia, qui, à l'âge de treize ans à l'époque, ne s'était jamais vraiment intéressée à leur vie privée. Elles fouillèrent dans les commodes et les placards, tout en prenant soin de tout remettre à sa place. Déçues de ne rien avoir trouvé de croustillant à part quelques préservatifs, elles finirent leur quête par le bureau. Évidemment, le tiroir fermé à clef titilla la curiosité des deux jeunes filles. L'amie de Julia lui dit: « Là ! C'est là que ton père cache tous ses secrets! Est-ce que t'as la clef ? ». Julia lui répondit que non, ce qui semblait être une évidence. Pourtant elle mentait. Pendant leur chasse au trésor dans l'appartement, Julia avait trouvé une clef, seule dans une petite boîte au fond de l'armoire de la chambre de ses parents. Elle ne voulait pas que son espiègle copine Lou soit dans la confidence d'un secret de famille. Elle y pensa toute la nuit comme si ce mystérieux tiroir et cette mystérieuse clef l'appelaient, les deux en même temps. Le lendemain, elle n'arrivait plus à se concentrer en cours, elle ne pensait qu'à une seule chose : mettre cette putain de clef dans cette putain de serrure. Elle avait décidé de sécher l'école pour ce qu'elle comprit

d'instinct, vivre un moment qui serait alors un tournant dans sa vie. Ce fut le cas, depuis ce jour, elle ne pouvait plus se passer de ce qu'il y avait dans ce maudit tiroir. Elle en était obsédée. Elle fit faire discrètement un double des clefs, qu'elle conserva très précieusement dans une vieille boite à bijoux. Durant leur déménagement, le bureau fut le tout premier meuble à être installé dans le nouvel appartement. Son père ne l'aurait jamais confié à des déménageurs ordinaires, vu ce qu'il contenait. *Ouais ils avaient de bonnes têtes de mafieux*, pensa Julia.
Trois ans que Julia connaissait le secret de son père. Elle n'en parla jamais à sa mère, ni à la police.
Tout à coup elle entendit des grattements à la porte d'entrée. Elle s'en approcha doucement et regarda par l'œillet, elle vit à sa grande surprise un homme, plutôt grand, la tête baissée. Inquiète et intriguée à la fois elle demanda à travers la porte: "Qui est-la?"
L'homme répondit :
-C'est le Père Noël, laisse-moi rentrer. Julia, laisse-moi rentrer, j'ai froid.
-Je ne sais pas comment vous connaissez mon nom, mais moi je ne vous connais pas!
-Je viens pour ton père.
-Mais il est absent, s'il vous plait partez!
-Vous ne devriez pas parler comme ça mademoiselle. A l'approche de Noël il faut être gentil avec les gens.
-Partez, sinon j'appelle la police.

Après une demi-minute de silence, Julia jeta un coup d'œil dans l'œillet. L'homme était toujours là. Il leva la tête, ainsi Julia vit ses yeux remplis de haine, puis il tordit son visage en une grimace monstrueuse et se mit à cogner contre la porte. Il cogna et il cogna. Puis il sortit de son manteau un couteau à cran d'arrêt. Julia était terrifiée, mais elle se rassura en se disant qu'il ne parviendrait pas à ouvrir la porte. Elle alla chercher son téléphone et appela la police, mais le standard était occupé.
Les cognements s'interrompirent, Julia s'approcha doucement de la porte et regarda de nouveau à travers l'œillet pour vérifier si l'homme était parti cette fois. Elle n'aperçut personne.

Mais tout à coup, l'homme réapparut avec une hache à la main. Julia se précipita à sa fenêtre pour crier à l'aide, mais il n'y eut personne pour l'entendre.... Boum !!!! Boum !!!! Julia, paniquée, ne sachant que faire, se cacha dans la penderie derrière les manteaux et essaya de retenir ses larmes. Elle allait mourir. Elle allait pouvoir rejoindre sa mère. *C'est mieux comme ça*. Elle serait loin de son père. *C'est à cause de lui tout ça. C'est à cause de ce qu'il cache dans son tiroir.*

Au bout de quelques minutes, la porte se fractura en son milieu, l'homme entra alors dans l'appartement. Il se mit à rire en appelant la jeune fille :

-Ma mignonne, où te caches-tu? N'aie pas peur, on va fêter Noël ensemble!

Il se promena dans la maison cherchant Julia partout. Elle était toujours dans la penderie à ne plus pouvoir retenir ses larmes. Elle pleura alors, elle avait si peur, elle connaissait la fatalité de cette situation macabre. La hache cèlerait son destin comme celui de sa mère, elle avait été assassinée de la même manière. La poignée de la penderie bougea, mais elle était bloquée par le verrou. La porte trembla, l'homme rit plus fort :

-Julia, je sais que tu es la, allez ouvre-moi ! Julia je ne te ferais rien !

L'homme prit sa hache et frappa contre la porte de la penderie, arrachant le bois, Julia hurla, attrapa un cintre en fer et le tordis pour former une pointe. Elle attendit, les yeux écarquillés et la peur au ventre.

La porte de la penderie fut totalement arrachée, l'homme se pencha entre les manteaux, riant et avançant ses gigantesques mains vers Julia.

Julia brandit le cintre, elle le sentit s'enfoncer dans quelque chose et vit du sang couler. L'homme retira la pointe du cintre de son œil en hurlant de rage, il attrapa Julia par les cheveux et la traîna sur le sol. Il se pencha sur elle, faisant couler le sang de son œil dans les siens, un sourire tordant sa bouche, il lui souffla dans l'oreille:

-Il manque de rouge à ce sapin, tu ne trouves pas?

Puis il lui coupa la langue, avec son canif, réduisant ainsi Julia au silence.

Le 26 décembre, dans le journal, on pouvait lire : " Une jeune fille de seize ans éventrée à la hache, par un homme qui avait pénétré dans l'appartement familial. Le sapin de Noël était décoré avec ses entrailles. Seule la pièce du bureau fut dévalisée. Nous n'avons encore aucunes nouvelles sur la mystérieuse disparition du père de la jeune fille."

***

LA COMETE BLEUE

Le petit village d'Ombrac était situé au large d'un port de commerce, là où marins et marchands se rencontraient sans cesse. Le soir, toutes les maisons s'illuminaient et les villageois sortaient dans les rues avec leurs guitares et leurs tambourins, chantant et dansant jusqu'à l'aube.

Rose était une jeune femme de 16 ans, serveuse au bar de la plage. Harold, le propriétaire l'avait engagé non pas pour son sourire qui plaisait tant aux clients, ni pour sa rapidité à nettoyer les tables, mais parce qu'elle était la fille de son meilleur ami atteint d'une grave maladie. La plupart des filles de son âge sortaient le soir en espérant rencontrer leur futur époux. Mais Rose connaissait bien les jeunes hommes du village. Elle savait qu'ils s'adonnaient au jeu malsain de kidnapper les vierges jusqu'à les menacer de mort si elles ne leur donnaient pas un baiser, souvent plus. Rose avait été violée. Elle l'avait toujours gardé secret, car à Ombrac, les marins étaient les rois. Elle était désenchantée et ne croyait plus en l'amour, ce n'était pour elle, qu'un fantasme et un mythe. Rose était probablement la seule

ombraquoise à être chez elle pendant la nuit, à s'occuper de son père. Elle n'habitait pas la place du village, ni le bord de la plage. Elle vivait dans un chalet sur une colline entourée de bois et rivières. Elle aimait ce calme et ce silence.

Sur le chemin de la maison, elle aperçut quelque chose dans le ciel, elle en eut le souffle coupé, elle n'arrivait plus à respirer. Jamais de sa vie, elle n'avait vu pareil merveille. Sur la voûte céleste constellée d'étoiles, se dessina une gigantesque trainée de lumière bleue, qui fila aussi vite qu'elle fut venue. Deux secondes s'écoulèrent quand Rose reprit ses esprits. Elle continua à marcher et se demanda si cette chose avait vraiment existé, si elle l'avait vraiment vu. Bien sûr qu'elle l'avait vu, c'était évident. En fait, elle savait que cela arriverait, elle savait qu'une chose extraordinaire se produirait, c'était dans l'air.

Le lendemain matin, les premiers marins s'étaient attablés autour du bar. Mais ce n'était pas un jour ordinaire, l'inquiétude se lisait sur les visages. Alors que Rose sortait les viennoiseries de la cuisine pour les mettre sur le comptoir, elle fut témoin d'une intrigante conversation:

-T'as vu ce qui s'est passé hier soir, dans le ciel ? C'était pas arrivé depuis 10 ans, tu te souviens ?

-Un peu que je me souviens, mon fils est mort ! Bon sang tout allait bien pourquoi faut-il que ça recommence ?

-On est maudits, j' suppose. C'est le retour des heures sombres, Charlie.

Rose savait très bien de quoi ces hommes parlaient, mais elle a toujours pensé que c'était une légende du pays, elle était encore jeune au moment des faits. Elle ne fut pas réellement effrayée, les marins avaient la réputation d'être très superstitieux.

-On a peut-être une chance de s'en sortir, le météore n'était peut-être pas si proche de nous que ça, peut-être qu'il est tombé dans un village voisin ?

-Je crois qu'il a atterri près de la colline. Son souffle maléfique s'est posé sur nous, tu ne ressens pas cette excitation malsaine en toi ?

-Si, tu as raison, je me sens l'envie de faire quelque chose de terrifiant...

Ils se tournèrent vers Rose, leurs yeux l'accusaient d'avoir écouté une conversation privée. Surprise et gênée, elle se cacha en

cuisine, faisant tomber au passage la cafetière d'eau bouillante. Jamais on ne l'avait fusillé du regard comme cela.
A l'école, tous les élèves ne parlaient que de ça, du moins tous ceux qui s'étaient donné la peine de venir et Dieu sait qu'ils furent peu nombreux. Rose préféra partir plus tôt.
Elle n'en profita pas pour faire des heures supplémentaires au bistrot. Après l'incident de ce matin, elle n'avait même plus envie d'y remettre les pieds. Elle rentra chez elle. Sur le chemin, elle crut voir une de ses camarades de classe au loin, disparaître dans les hautes herbes de la clairière. Rose l'appela, mais il n'y eut aucune réponse et elle ne la revit plus jamais.
Au beau milieu de la nuit, Rose fut réveillée par un cri assourdissant. Puis un silence de mort. Elle alla regarder par sa fenêtre. Son regard se posa sur la silhouette d'un homme debout sur le pont au-dessus de la rivière. Pourtant, Rose fut certaine d'avoir entendu un cri aigu de femme. L'homme regardait tranquillement les étoiles, comme s'il ne s'était rien passé. Rose repartit se coucher, mais elle ne trouva pas le sommeil. Elle attendit une heure et jeta de nouveau un œil par la fenêtre, l'homme était toujours là.
Le lendemain, Rose se réveilla à quinze heure. Elle se rendit aussitôt au bistrot, s'excusant d'être en retard. Harold la prit dans ses bras, soulagé de l'avoir vu franchir la porte, comme s'il ne s'y attendait plus. Le bar était presque vide, les seuls clients étaient deux pêcheurs qui disaient être déçus de n'avoir pas entendu de musique dans les rues la veille. Rose demanda à Harold ce que tout cela signifiait. Il lui raconta tout, les disparitions mystérieuses de jeunes garçons dans la région il y a 10 ans, après l'apparition d'une comète bleue étrangement proche du village, une nuit d'octobre, une excitation soudaine qui poussa à la folie, des maladies inconnues, comme celle de son père. Il ajouta ensuite que les villageois avaient prévu de partir dès demain le temps de tout préparer, en espérant que rien de tragique n'arrive avant.
Quatre heures plus tard, constatant que les clients habituels n'avaient pas l'intention de venir, Harold annonça à Rose qu'elle pouvait rentrer chez elle.
Les rues étaient désertes. Rose marchait lentement, elle décida de

prendre son temps pour rentrer, profiter de l'air ambiant, de la solitude. Elle traversa le champ de maïs, puis la prairie où elle cueillit les plus belles fleurs qu'elle pouvait trouver. Elle vit une ombre au loin qui lui rappelait une des filles de sa classe, mais elle disparut et Rose n'y prêta plus d'attention. Elle se sentait bien. Le ciel prit des teintes de rose, les nuages étaient orangés, l'horizon était turquoise. Le jour achevait à présent de mourir. Sa sérénité fut remplacée par l'effroi lorsqu'un hurlement déchira la nuit naissante. L'obscurité se fit l'envahissante maîtresse de la forêt. Petit à petit, Rose put observer qu'une brume glacée s'invitait entre les arbres et les fougères. D'étranges fumerolles argentées se balancèrent sur l'eau de la rivière avec une lenteur hypnotique. Lorsque Rose s'approcha du pont d'où venait le cri, l'adrénaline lui monta au cerveau. Elle voulait savoir, même au prix de sa vie. Il était là, l'homme de la nuit passée et il la regardait. Elle le reconnut aussitôt. C'est lui, deux ans auparavant, qui l'avait kidnappée et violée. Elle le croisait souvent au bistrot et avait appris avec le temps à rester calme face à cette situation, parce qu'il y avait des gens autour d'eux. Mais là, ils étaient seuls. Rose marcha en sa direction et le gifla. Le jeune homme approcha sa main du doux visage de la jeune fille, et alors que cette dernière pensait qu'il allait rétorquer par ses poings, il lui caressa la joue et y déposa un baiser délicat. Il lui sourit, mais ne se décida pas à lui parler, ses yeux se tournèrent vers le ciel. Déconcertée, Rose engagea alors la conversation:

-Mais ça va pas sale connard ! A quoi tu joues ?

Aucune réponse.

-Qu'est-ce que tu fiches ici Kaleb? J'ai entendu des femmes crier tu sais, est-ce que tu les as violées elles aussi ? Tu sais, je n'ai plus peur de toi, tu ne pourras pas me faire pire et à présent je suis parfaitement capable de me défendre !

-Je sais, ma joue me fait mal, gloussa Kaleb. Je n'ai agressé personne, Rose, ni ce soir, ni dans ma vie, il n'y a eu que toi...

-Quel honneur ! rétorqua Rose ironiquement. Qu'est-ce que tu as fait d'Athalie? Je l'ai vu passer il y a une heure, où est-elle ? Je sais que c'est elle qui a crié ! Assume tes actes, bon sang !

-Elle s'est suicidée.
-Quoi ?
-Elle a sauté du pont et s'est noyée dans la rivière.

Rose essaya d'identifier un corps dans l'eau, mais le brouillard était bien trop aveuglant. Elle sentit son cœur battre plus fort. Elle avait très peur, mais elle fit de son mieux pour le cacher.
-C'est ce que tu as prévu de me faire ? Tu vas me jeter dans la rivière ?
-Non Rose, je n'ai jeté personne dans la rivière et toi tu ne sauteras pas.

Il était calme, trop calme.
-Mais qu'est-ce que tu dis ? Et pourquoi est-ce que tu parles comme ça ?
-N'ai pas peur Rose. J'ai quelque chose à te dire. C'est très important.
-Je t'écoute.
-Très bien. Rose, il y a deux ans, je ne voulais pas te faire de mal. Tu étais là avec ta belle robe, tu dansais si bien et tu me regardais, comme Selena ...
-T'es un gros malade ! Vas te faire foutre, j't'emmerde toi et ta Selena, je la connais pas, mais je l'emmerde ! Je ne t'allumais pas ok ? Je m'amusais juste avec des copines!
-Écoutes moi, Rose. Dès la minute où j'ai posé les yeux sur toi, je suis tombé amoureux...
-Ah non mais là c'est franchement ridicule ! Parce que dès que tu as le coup de foudre pour une fille, tu la violes ?!
-Non Rose, tu étais consentante.
-N'importe quoi ! T'es vraiment un malade, vas te faire soigner ou vas te pendre ! J'en ai rien à foutre, je rentre chez moi, mon père m'attend...
-Rose, je t'aime toujours.
-Eh bien moi je ne t'aime pas, tu peux crever j'en ai rien à foutre !
-Justement je vais mourir, Rose.
-Bonne nouvelle !
-Je dois mourir.
-Je suis bien d'accord.
-Mais tu dois m'aider.

-Avec plaisir ! Allez sautes dans la rivière, sautes !
-Non Rose, je dois reposer dans l'océan.
-Encore un délire de marin à la con, et qu'est-ce que t'attend de moi ?
-Que tu m'aimes.
-Dans tes rêves.
-Mais je dois mourir, sinon le village va périr, comme il y a dix ans.
-Ça a un rapport avec la comète ?
-Je suis la comète.
-Tu t'es échappé d'un asile ou quoi ? Ça expliquerait beaucoup de choses.
-Il y a 10 ans, j'en avais 16, beaucoup de mes amis sont morts sur ce pont. Selena leur avait demandé de sauter, mais pas moi. C'était la femme du maire et j'étais l'un de ses amants. Elle m'a attiré vers elle et m'a dit que j'étais l'élu. Elle m'a dit que c'est elle qui avait apporté la maladie et la mort au village et que j'étais son unique espoir. Victime d'une malédiction, elle devait mourir en mer, poussée d'un bateau par l'être aimé. Aujourd'hui je suis elle et tu es moi.
-Tu t'es trompé de pauvre fille, grâce à toi je ne crois plus au conte de fée.

Il ne répondit pas. La colère de Rose s'amenuisa tout à coup, elle se sentait en position de force, il semblait réellement avoir besoin d'elle. Elle s'avança plus près de lui. Il la regardait avec passion, ses yeux bleus plongeant dans les siens. Il était si triste. Rose en profita pour s'enfuir en direction de la demeure de son père. Il lui dit un « A très bientôt » qui semblait surgir d'outre-tombe. Le brouillard s'intensifia et il disparut.

Le lendemain matin, le bateau devait prendre la mer, mais la brume s'était installée la veille avec la marée, provoquant un calme mortel. Elle n'avait pas disparu de toute la journée, étouffant chaque chose. Les hommes descendaient aux docks pendant que les femmes jetaient un coup d'œil dans la rue. Les navires pouvaient être confinés une semaine ou plus, par ce calme, ou être bloqués au port par des vents contraires. Heure après heure, l'anxiété s'installait. Les villageois s'étaient tous regroupés au bistrot pour se soutenir mutuellement. La plupart des jeunes filles avaient disparus. Quand Rose franchit la

porte, tous les regards se braquèrent sur elle. Elle avait un secret qui les concernait tous. Mais ils se désintéressèrent vite d'elle et se remirent à manger et à parler entre eux.

Rose voyait la tension sur leur visage, bien pire qu'au premier jour. Elle entendait le ton inquiet des voix qui murmuraient faiblement. Le soir arriva et le brouillard était toujours aussi épais. Hermsley, le capitaine du vaisseau, le visage bien en chair, était revenu au bistrot pour un entretien morose avec l'homme de foi du village. Ce dernier dit qu'il fallait s'en remettre à la volonté de Dieu et que demain serait un jour de prière et de jeûne. Le capitaine s'en alla, plus sombre que jamais, jurant dans sa barbe en se demandant à quoi cela pourrait bien servir. Ils étaient tous prisonniers.

Il était trois heures du matin quand Rose quitta sa chambre en chemise de nuit, poussée par une force inexplicable à l'extérieur, vers le pont au-dessus de la rivière.

Elle y retrouva Kaleb le teint plus pâle que jamais, assis sur la moisissure et pleurant à chaudes larmes. Rose ne sut plus quoi penser.

-Que se passe-t-il ?

-Il faut que je dorme.
-Rentre chez toi alors.
-Je ne peux pas.
-Et pourquoi donc ? demanda-t-elle sèchement. Et ne me sors pas une excuse cosmique bidon je t'en prie !
-Je veux que tu restes avec moi.
-Ça c'est hors de question.
-Alors qu'est-ce que tu fais là ?
-Eh bien je ne le sais pas moi-même, peut-être parce que tu me stress à rester en bas de chez moi à chialer...
-Ou peut-être parce que tu m'aimes.
-Pfft j'en ai marre de toi !
-S'il-te-plait, parlons un peu.
-Je veux des excuses.
-Je te demande pardon.
-De quoi ?
-Je te demande pardon de t'avoir fait l'amour.
-De m'avoir violée abruti !
-Rose, je sais tout.
-Et moi je dis que tu ne sais rien.
-Mais tout le village le sait !
-De quoi tu parles ?
-Tu voulais gâcher mes fiançailles.

Rose se tut. Elle s'écroula lourdement sur le bois humide près de lui et le regarda, les yeux mouillés.
-Ce soir-là tu m'as dit que tu hésitais encore.
-Je sais.
-Tu m'as dit après l'amour que c'était moi ta préférée.
-Je sais.
-Mais tu t'es quand même marié avec cette pute.
-Je sais Rose, mais est-ce que c'était une raison pour vouloir me foutre en prison ?
-Je n'étais pas consentante pour ça, tu m'as menti et tu as abusé de ma faiblesse.
-Je ne t'ai pas menti Rose, c'est toi ma préférée je te le jure. Pour

preuve, Louisa a sauté du pont il y a deux jours.
-Quoi? Mais c'est quoi cette histoire ? Pourquoi il n'y a presque plus de jeunes femmes au village ?
-C'est à cause de la malédiction, c'est sur ce pont que l'étoile s'est embrasée et a repondu ses cendres. Les femmes susceptibles de m'aimer viennent jusqu'ici pour être l'élue, mais sentant que leur amour n'est pas réciproque, elles se jettent du pont, par ordre de la comète. Elles ne savent pas ce qu'elles font, elles ne sont déjà plus elles-mêmes.
-Ce que tu dis n'a aucun sens, tu es complètement fou ma parole !
-Tu sais Rose, il faut admettre qu'il y a des forces bien supérieures à la raison.
-Oui mais...
-Rose je suis sincèrement désolée de t'impliquer là-dedans.
-Ne compte pas sur moi pour te jeter à la mer, tu as besoin d'un psy.
-Rose, je n'ai besoin que de toi.
-Mais…
Rose s'interrompit, le regard du jeune homme était intense et profond. Kaleb baissa les yeux vers la robe de chambre blanche à petites fleurs bleues que portait Rose. Il toucha le tissu, frôlant sa poitrine, et il lui caressa le bras, puis le visage. Rose ne bougeait pas, elle était subjuguée par la douceur de ses gestes. Il s'approcha au plus près d'elle et agrippa sa nuque avec ardeur. Son visage était inéluctablement attiré vers celui de sa bien-aimée, leurs lèvres se touchèrent et leurs langues se rencontrèrent enfin, comme autrefois.
Le lendemain, Rose se réveilla dans sa chambre, courbaturée, elle eut du mal à se lever du lit. Malgré le fait qu'elle n'avait encore conscience de rien, elle sentait que quelque chose clochait. Elle regarda autour, rien n'avait changé. Elle scruta ses mains, ses bras, ses pieds, ses jambes, ses cuisses... Elle n'avait plus de culotte. Elle avait aussi de la terre entre ses orteils et des herbes dans les cheveux. Elle essayait de se rappeler la veille, mais n'y arrivait pas. Après avoir pris une douche et découvert toute la crasse sur son corps, elle descendit dans la salle à manger pour prendre un bon petit déjeuner, elle avait très faim. De la fenêtre qui donnait sur le jardin, elle put observer que le ciel était gris,

la brume n'avait toujours pas disparue, mais Rose perçut quelques éclaircies, comme un présage d'espoir. Le soleil était déjà très haut. Il était quatorze heure. Elle avait envie de ne rien faire, à part engloutir tout son pain de campagne avec beaucoup de beurre et de confiture de figue. Elle se sentait bien. Mais sa sérénité fut vite remplacée par l'incompréhension, quelque chose manquait. Elle trouvait la maison bien calme. Elle décida d'abandonner son festin pour voir son père. Elle était inquiète, et plus elle montait les marches de l'escalier, plus la peur s'immisçait en elle. « Papa, ça va ? ». Pas de réponse. « Papa ? », cria-t-elle plus fort.

En entrant dans la chambre de son père, elle trouva son cadavre affalé sur le sol, baignant dans son sang.

Avant la mort de sa mère, Rose n'aimait pas son père. Il était toujours sur les docks ou dans un bar, à tromper sa femme... Rose le savait et lorsqu'elle l'avoua à sa mère, cette dernière lui répondit « ton père est quelqu'un de bien ». Puis après l'arrivée de la maladie, il commençait à n'être plus qu'un légume et Rose eut pitié de lui. Depuis sa plus tendre enfance, elle ne reçut que des réflexions désobligeantes de sa part, mais lorsqu'il perdit la notion des mots, il n'eut plus aucune sévérité envers sa fille, son unique enfant. Le regard qu'il portait sur elle, était reconnaissant et bienveillant.

Elle lui racontait souvent les dernières histoires romanesques des marins revenus de leur long périple en mer, parfois elle inventait au fur et à mesure de son récit juste pour lui décrocher un sourire.

Il y eut, en tout, huit morts dans le village ce jour-là.

A la nuit tombée, Rose attendit Kaleb sur le pont, mais il ne vint pas.

Il était six heure du matin, le ciel s'éclairait peu à peu, Rose sentit une main lui parcourir le corps, mais elle retrouva le sommeil aussitôt. Elle fut déposée sur son lit et elle dormit durant un jour entier. Elle fut brutalement réveillée par des coups portés avec autorité sur la porte d'entrée. Quand elle vint ouvrir, elle perçut le regard terne et sans âme d'Harold qui lui dit de vite s'habiller pour qu'il puisse la conduire aux obsèques de son père.

Il y avait une veillée cette nuit, pour tous les morts et les disparus des quatre derniers jours. Le nombre de décès avaient décuplé, les

survivants ne se sentaient pas chanceux. Certains s'étaient eux-mêmes donnés la mort.
Rose rencontra Kaleb lors de cette funèbre soirée. Elle alla le voir, elle avait pris une grande décision:
-Partons dès maintenant au port, prenons un bateau, là je te pousserais. Tout sera fini n'est-ce pas ?
-Tu me crois enfin ?
-Malheureusement toutes les preuves sont là.
-Est-ce que tu m'aimes ?
-Oui, je t'aime Kaleb.
-Vraiment?
-Oui vraiment, je ne dis pas ça juste pour arrêter le massacre...
-Tant mieux, parce que sinon ça ne marcherait pas.
-Je t'aime depuis toujours. Tu m'as brisé le cœur, mais il t'appartient encore.
-Je t'aime aussi Rose.

Ils s'embrassèrent à l'abri des regards et partirent en direction du port. Sur le chemin, les deux amants étaient silencieux. Ce qu'ils s'apprêtaient à faire était sans retour.
Kaleb monta dans son bateau, malgré l'intensité du brouillard mystique, il réussit à gravir les marches, tenant fermement la main de Rose, blottie contre lui. Ils naviguèrent enfin sur l'eau. Kaleb mit le pilote automatique et emmena Rose sur le pont.
-Il est temps pour moi de mourir.

Rose ne dit mots, mais des larmes commencèrent à couler sur ses joues rougies. Kaleb y déposa un baiser. Il hésita un instant, il n'avait pas exactement expliqué à Rose son rôle dans cette triste histoire.
-Rose, il faut que je te dise quelque chose, ça va te faire peur mais c'est le seul moyen pour que tout cela s'arrête.
-Au point où j'en suis, dis-moi, je suis forte.
-En fait, tu ne dois pas me pousser, tu dois sauter avec moi.
-Quoi ? Il faut que je meure moi aussi ?

Rose réfléchit un instant, en fait elle avait très envie de quitter ce monde, vivre orpheline et sans Kaleb étaient moins

préférables à la mort.
-Non, tu te réveilleras au bord du rivage, comme moi il y a dix ans, fais-moi confiance.

Rose ne fut pas soulagée de cette nouvelle, elle aurait souhaité mourir à ses côtés.
-Ok on y va. Sautons ! Je t'aime Kaleb.

Le jeune homme fut surpris d'autant de courage venant de celle qu'il aime, il ne se doutait pas de ses envies suicidaires.
-Euh... Tu n'as pas peur ?
-Non, non, allez hop, finissons-en !
-Bon eh bien, je t'aime Rose.
-Oui moi aussi je t'aime Kaleb, bon on y va… J'espère te revoir dans un plus bel univers.

Alors que Kaleb l'embrassait passionnément, Rose le guida lentement vers le rebord jusqu'à ce qu'ils perdent l'équilibre et soient aspirés par les bas-fonds océaniques.
Ce fut une matinée glorieuse que celle du 25 octobre, les villageois furent réveillés par de doux et chauds rayons de soleil. Le ciel était clair et sans nuages, la brume avait disparue, emportant avec elle la mort et la désolation. Les marins retrouvèrent le corps de Rose, gisant sur le sable fin de la plage d'Ombrac.
Elle vivait encore et ouvrit les yeux à l'hôpital en début d'après-midi. Elle n'avait aucune séquelle physique.

Les années étaient passées, Rose avait essayé plusieurs fois de se suicider, mais en vain, sa destinée était toute autre. Elle ne réussit jamais à oublier Kaleb, mais elle retrouva l'amour dans les bras d'un homme marié.
Elle avait acheté le bar de la plage à la femme d'Harold après sa mort.
Il était minuit passé lorsqu'elle s'apprêtait à fermer. Tout à coup, une lumière étincelante surgit dans la nuit, elle n'avait pas vu un tel phénomène depuis dix ans. Le spectacle était toujours aussi beau et magique. Elle détourna le regard de l'horizon et commença à rire, alors qu'elle mettait les chaises sur les tables. Elle en balança une à travers la pièce et se mit à rire plus fort, et encore plus fort, jusqu'à ce qu'elle fonde en larme. C'était la comète bleue.

***

COUPABLE

Deux semaines étaient passées depuis que Paul Deschamps avait été saisi d'une terrible crise d'angoisse. Il était entouré de ses collègues dans le Cabinet, quand il se leva et déchira sur lui sa robe de magistrat. Il leur dit alors qu'il renonçait pour toujours à la hasardeuse tâche de prononcer sur la vie des hommes. Personne ne l'accusait réellement d'avoir commis une faute professionnelle, mais lui se sentait coupable de ne pas avoir reconnu un innocent d'un assassin. Quel juge aurait pu croire à cette histoire d'entité malfaisante venue de l'au-delà, qui ne laisse bien sûr aucun indice derrière elle ? Tous auraient réagi comme Paul, mais tous auraient fait l'erreur fatale d'envoyer un pauvre homme dans une cage grouillante de véritables meurtriers.

Comment aurait-il pu savoir ? Comment aurait-il pu faire confiance en la parole d'un seul homme que tout accuse contre celle de vingt hommes qu'il considère honnêtes et parfaitement moraux ?

Mais lorsqu'il démissionna de ses fonctions, Paul venait d'apprendre que Lucien Lefèvre, celui dont il détruit le reste de sa vie, avait été tué par ses compagnons de cellule. D'après l'autopsie du médecin légiste, Lucien avait été victime de nombreux viols durant son incarcération, puis il fut tabassé à mort. Les médiums avaient réussi à le faire disculper, il était à quelques jours de sortir de prison. Ce n'était qu'une question de temps. Mais certains détenus n'étaient apparemment pas de cet avis.

La presse faisait ses choux gras de cette affaire, elle exaltait le peuple depuis plus de deux mois. En particulier, au moment où les médiums ont réussi à prouver au scepticisme universel que les esprits existaient bel et bien. L'ordre établi avait été bouleversé, certaines personnes avaient abandonné toutes certitudes, d'autres ont retrouvé la foi. Paul faisait partie de la première catégorie de gens, il n'était plus sûr de rien et avait l'impression d'avoir perdu son identité et la place qu'il pensait occuper sur terre depuis tant d'années. Un cauchemar récurant le réveillait chaque matin en sueur. Il rêvait d'une cour d'assises entièrement rouge. Lucien lévitait au-dessus d'un bureau vide. D'un geste de la main, il invitait Paul à la barre des accusés. Lucien lui demandait, sans même faire bouger ses lèvres ensanglantées, le crime pour lequel il avait été appelé et Paul répondait : C'est moi qui t'ai volé ta vie. Paul était alors emmené par une garde masquée dans un jardin somptueux. Il le visitait avec fascination et crainte. Il y avait des tas de statues affreuses, elles souffraient, elles criaient de douleur, mais sans bruit. Puis il sortait des limbes de son sommeil dès que résonnait, en songe, un étrange son de cloche.

Paul était sous antidépresseurs. Jadis, il avait été un enfant suicidaire pour des raisons de carence affective. Puis en grandissant, il réussissait tout ce qu'il entreprenait, de ses études à son mariage, mais l'envie d'en finir avec la vie restait dans un coin de son cerveau, hibernant, attendant patiemment le traumatisme fatal. Il était resté ce même gamin qui trouvait que son passage sur terre n'avait aucun sens. A son adolescence, il trouva de quoi s'occuper, essayant d'oublier cette question existentielle : Quel est mon rôle ici-bas ? Sa mère décida pour lui, elle voulait qu'il devienne soit avocat, soit docteur. Comme il tournait de l'œil dès qu'il devait disséquer des souris, il fit du droit. Ca ne le passionnait pas, mais il était plutôt doué alors il choisit d'être né pour ça.

Deschamps était entré conseiller au parlement très jeune; des circonstances favorables l'ont conduit rapidement à la grande-chambre. Il fut confronté à des affaires plus déroutantes les unes que les autres. Mais il garda toujours un certain recul face à sa

responsabilité envers les accusés. Dès qu'il franchissait les portes de sorties du tribunal, il ne se préoccupait que de ce qu'il mangerait le soir et devant quel feuilleton à la noix. Les années s'enchaînèrent et on lui diagnostiqua un ulcère qui grossissait de jour en jour. A la suite de cette terrible annonce, il traita toutes ses affaires avec poigne, comme si tous méritaient la peine de mort. Et puis il n'eut plus la force d'être aussi cruel et il devint compatissant envers les criminels jusqu'à éprouver de l'empathie. Un jour, il y eut cette histoire qui lui fit l'effet d'une bombe. Pour la première fois de sa longue carrière, il découvrit qu'il avait jeté un innocent en prison. Peut-être qu'il y a quelques années il se serait dit « Ah ! Tant pis. Ce sont des choses qui arrivent, ce sont les risques du métier ! ». Mais là ce fut le drame. Dès lors, il n'eut plus le cœur à rien, surtout à sortir, à se mêler à la société. Sa femme, qui se sentait délaissée, avait quitté le domicile avec les enfants. Mais peut-être attendait-elle la chute de son mari depuis longtemps, pour s'enfuir sans honte avec son amant.

Comme il n'avait plus de travail, Paul restait devant la télévision, seul, devant ce flot d'informations incessantes sur le même sujet, encore et encore. Comme cela pouvait être redondant ! Lucien Lefèvre étaient sur toutes les lèvres. Paul se retrouvait face à ses actes, il éprouvait du dégoût pour lui-même. Mais sa dépression n'avait jamais été aussi forte que depuis ce matin de novembre, lorsqu' il apprit le lynchage de Lucien en prison. Il avait pris l'habitude de boire sans limite tous les jours et tous les soirs depuis des mois. Mais en quelques heures seulement, il termina toutes ses provisions de vins, de champagne, de vodka, de whisky… Mais l'alcool même, le pire meilleur ami des hommes, n'était pas de son côté. Il n'arrivât pas à oublier.

C'est moi qui l'ai tué, c'est moi qui l'ai tué, c'est moi qui l'ai tué !

Puisque l'alcool était contre lui, il prit une plus forte dose de ses antidépresseurs et de toutes les antalgiques qu'il avait en réserve. Il s'assit sur son fauteuil en reprenant un verre de scotch-whisky, mais il ne trouva même plus la force de boire. Il éprouva alors un grand froid.

« Ça me fait rien toute cette merde, je sens nada ! C'est que des

conneries, ça marche pas ! C'est censé rendre heureux, nan ? Donner le sourire et tout et tout ! Eh bah j'souris pas ! Et j'suis malheureux ! Parce que j'suis qu'un connard qui sert à rien ! Laissez-moi tranquille bande d'enfoirés ! C'est de votre faute aussi, vous m'aviez pas dit que c'était un esprit à la con qui avait tué sa femme ! Vous êtes tous coupables !

-C'est vrai, on est tous coupables. »

Paul releva la tête et, de ses yeux fatigués, il vit Lucien, debout face à lui, mais à quelques mètres, se tenant droit comme un piquet près de la porte d'entrée.

« Lucien, c'est bien vous ?

-Oui, c'est bien moi.

-Qu'est-ce que vous faites là ? Si vous avez décidé de me tuer, allez-y je vous en prie ! Je ne ferais preuve d'aucune résistance.

-Je suis venu parler.

-J'ai tellement mal !

-Je sais.

-Je ne me rendais pas compte. Je vivais ma vie moi, puis là on m'annonce que je dois présider une audience sur un mec qui a tué sa femme, enceinte de deux mois, et qui accuse un fantôme de l'avoir fait pendant que lui regardait, impuissant…

-Et pourtant c'était la vérité.

-C'est qu'on ignore ces choses-là.

-Quand on ignore on se tait.

-Vous êtes venu vous venger ? Allez-y, condamnez-moi comme je vous ai condamné, allez-y achevez-moi maintenant ! »

Des larmes se déversèrent sur les joues de Paul.

« La culpabilité vous ronge, monsieur le juge ?

-Je ne suis plus juge de rien à présent, j'ai jeté ma robe aux ordures, c'est l'une des meilleures choses que j'ai faite dans ma vie, mais ça ne change rien, c'est trop tard, vous êtes mort à cause de moi ! J'aimerai tellement que vous me disiez que vous n'êtes pas un innocent, que je ne me suis pas trompé, que vous êtes un criminel comme les autres…

-Les autres détenus vous voulez dire ? Ceux qui en avaient ras le cul de voir des caméras et des journalistes encercler la prison juste pour moi ? Ceux qui me traitaient de petit pédé parce que même enfermé on me donnait le droit de passer à la télé, parler de mes histoires de cinglés qui passionnent les foules ? Ceux qui abusaient de moi en bande tous les soirs, dans tous les recoins de la prison ? Ceux qui m'ont dit que je ne sortirai jamais vivant de cet Enfer quand ils ont appris que je serais libéré d'ici peu ?

-Oh mon Dieu ! Je suis désolé…Je suis tellement désolé… »

Les sanglots de Paul étouffèrent la fin de sa phrase. Il essaya d'essuyer toute cette eau de tristesse et de souffrance qui lui coulait des yeux avec ses manches.

« Et si j'étais sorti de toute manière, qu'aurais-je fais du reste de ma vie après toutes ces épreuves ? Je serais rentré chez moi ? Là où est morte ma femme ? Vous croyez même que j'aurai pu continuer à vivre sans elle ?

-Eclairez-moi je vous en supplie, dites-moi toute la vérité, que s'est-il passé chez vous, bon sang ?!

-Je vous l'ai pourtant raconté mon histoire lors de notre première rencontre au tribunal.

-Je ne vous écoutais que d'une oreille ! Aux yeux de tous vous étiez un fou qui refusait d'admettre qu'il avait tué sa femme comme on en voit des centaines. Je suis désolé, putain, mais racontez-moi maintenant ! »

Lucien s'approcha pas à pas vers Paul, quittant la pénombre de

l'entrée. Là, il prit une chaise et s'assit face à lui. Paul s'arrêta de pleurer quand il ressentit la proximité soudaine qu'il entretenait à présent avec celui qui a bouleversé sa vie.

« Et vous aurez enfin confiance en ma parole, Paul ?

-Oui, je le jure, je croirai tout ce que vous me direz.

-Vous vous souvenez de la fois où j'ai mentionné le ouija ?

-Oui et je me souviens que ça n'avait pas arrangé votre cas. Ce n'était pas très professionnel je le reconnais, mais avec les autres on ne pouvait pas s'empêcher de se moquer…

-Vous voulez que je raconte oui ou merde ?

-Oui, oui allez-y dites-moi tout, je suis prêt à vous entendre en ayant foi en vous.

-C'était au début de l'année qu'une amie nous a parlée du jeu du ouija. Elle nous a raconté qu'elle communiquait avec divers esprits et que ça fonctionnait réellement. Ca a piqué la curiosité de Lilia, moi j'étais très sceptique. Mais malgré ma réticence, elle a tout de même décidé d'acheter un ouija.

-Drôle d'achat pour pimenter sa vie de couple tout de même.

-N'est-ce pas ! Mais je n'ai jamais rien pu lui refuser à mon amour… Bref, je crois que la principale raison était qu'elle espérait entrer en contact avec des membres de sa famille. On était absolument ébahi quand ça s'est mis à fonctionner.

-Vraiment ?

- Oui et j'y ai pris goût, je l'avoue. On utilisait le jeu jusqu'à deux à trois fois par jour. Ca a fini par nous rendre accro. Ma femme posait des questions du genre « quand est-ce que je vais tomber enceinte ? ». Elle prenait tout ça très au sérieux. Quand on obtient des réponses véridiques à nos questions, notre scepticisme disparait et on se met à y croire, car on a appris qu'elle attendait un bébé le lendemain.

-Oui je me souviens de ça, mais tout le monde s'était dit qu'inconsciemment vous le saviez déjà pour la grossesse et que vous la prépariez depuis longtemps.

-C'est vrai, oui je peux comprendre ce raisonnement. Mais bon en plus de ça, faut dire que c'était plutôt marrant ! Puis un soir elle a demandé : « Y a t-il un esprit amical qui veut bien communiquer avec nous ? ». Le jeu a indiqué « non ».

-Seigneur !

-L'atmosphère a changé. Lilia a répliqué « qui est là ? ». On touchait à peine la goutte, mais ça bougeait dans tous les sens. L'esprit épelait des phrases du genre que j'étais chanceux de dormir dans son lit, qu'elle était une star du porno, des trucs dégueulasses. Tout à coup, le décompte a commencé : 10…9…8…7…6…5… A partir de 4, le mouvement s'est accéléré, il s'est mis à trembler jusqu'au 1 et on a utilisé toutes nos forces pour balancer le jeu à terre. On a rangé le ouija dans le placard en se promettant de ne plus jamais y toucher.

-Alors tout ça existe réellement…Quelle horreur… Que s'est-il passé ensuite ?

-L'entité frappait toutes les nuits, mais aussi la journée à une fréquence différente, de la plus innocente à la plus violente. Des objets qui voletaient dans la maison et qui se brisaient, nos draps qui étaient tirés vers la sortie, des murmures très proches. On l'avait invité à rentrer chez nous et elle ne voulait plus repartir. Un soir je me suis retrouvé avec une griffure abominable dans le dos. Ça ne ressemblait pas à une marque laissé par une main humaine, on aurait dit que je m'étais fait attaquer par un énorme animal.

-Pourquoi n'êtes-vous pas parti ? Ou n'avez-vous pas demandé de l'aide ?

-Demander de l'aide à qui ? On savait bien qu'on se foutrait de notre gueule ! Et puis on ne pouvait pas tout simplement quitter la maison, mettre fin à notre bail et trouver un autre logement. On s'est dit qu'on

essayerait de gérer la situation du mieux possible. Mais un soir, alors qu'on faisait l'amour, l'esprit a arraché Lilia du lit et l'a projeté contre le mur. Elle était à moitié nue et le sang qui se déversait de son crâne recouvrait peu à peu toute sa peau. Dès que j'essayais de l'aider, l'esprit la faisait valser à l'autre bout de la pièce. C'était abominable et ça a duré peut-être deux minutes ! Pas le temps de réaliser ce qui était en train de se passer, elle a été trainée au sol jusque devant les escaliers où elle fut jetée comme une merde ! J'ai appelé les secours, la police est arrivée ensuite et voilà que j'étais accusé de l'avoir tuée. Crime passionnel, violences conjugales, je les emmerdes ! Au moins mes proches et surtout ma sœur, savaient que je n'aurais jamais fait de mal à ma femme. Mais vous qui ne me connaissiez même pas, vous m'avez foutu en prison pour un crime qui ne me ressemble pas ! J'avais vraiment pas le profil pour faire partie des caïds, alors j'étais maltraité.

-Je ne sais pas si j'ai envie d'entendre ça… »

Paul se couvrit le visage avec ses mains, il avait bien trop honte de rencontrer le regard de Lucien lorsqu'il évoquait son séjour en prison.

« J'ai entendu des braqueurs pleurer, j'ai vu des terroristes gémir de douleur, des jeunes se pendrent, boire de l'eau de Javel, s'ouvrir les veines avec une lame de rasoir pour satisfaire le plaisir d'un sadique.

-Pitié ! Je ne veux pas que vous me racontiez !

-Vous le saviez tout ça et vous vous en fichiez ?

-Je le savais, mais je m'interdisais d'y penser.

-Et vous saviez qu'il y avait des bagarres tous les jours au cours des promenades et que les gardiens ne s'en mêlaient pas ? Avant que cela ne m'arrive à moi, j'ai vu un homme se faire tabasser et tomber en sang devant eux, et personne n'a bougé. Ils crachaient même dans nos gamelles. Il y en a un, on l'appelait le gardien-voyou, il passait son temps à insulter les détenus, à travers l'œilleton, quand il faisait sa ronde. Même quand les gars dormaient, il les insultait!

-Ca je ne le savais pas…

-Et vous saviez qu'on bombarde de cachets les détenus les plus récalcitrants ? C'est Diantalvic pour tout le monde en cas de mal de ventre, mal de dents, mal au petit doigt, mal de tout !

Cette prison était à l'image de cette civilisation que nous avons construite, à l'image des installations de poulets nourris aux hormones et des veaux élevés en batterie. Après deux ans et demi d'emprisonnement, la justice m'a déclaré innocent. Les médiums ont réussi à prouver l'existence de l'esprit qui hante toujours notre chambre, j'allais être libéré mais j'en avais plus rien à foutre. Tout ce que j'ai vécu en prison, j'en avais rien à foutre non plus parce que je n'étais même plus moi. J'avais le regard vitreux et j'étais un vrai légume, car ma vie était déjà finie. Alors je vous pardonne. Tout ce qui s'est produit après la mort de Lilia n'a plus aucune importance, je vous pardonne. »

Paul fut surpris de cet aveu, puis consterné, la colère monta en lui.

« Vous me pardonnez ? Mais moi je ne me pardonne pas ! J'ai exercé ce métier pendant trente ans, combien d'innocents ont vécu les mêmes supplices que vous par ma faute ? Combien me pardonne ? Combien ont été envoyés en Enfer sous mon jugement, pendant que moi je rentrais chez moi, dans un foyer douillet où m'attendait femme et enfants et parfois j'avoue, j'allais même voir des putes après le travail!

-Cessez de culpabiliser, je vous pardonne.

-Non je ne cesserais pas enfin ! Vengez-vous, tuez-moi !

-Ce n'est pas de votre faute si nous vivons dans une société où on doit se méfier de tout le monde et n'avoir confiance en personne. Quel autre juge aurait cru à cette histoire de fantôme ? Sous prétexte qu'on ne voit ça que dans les films, qui doivent bien puiser leur inspiration de quelque part, on ne peut pas croire ce genre de choses ? Mais où est la vérité quand les charlatans utilisent le même discours que le miens pour escroquer des pauvres gens qui ont eu le malheur de juste

faire confiance !

-Oui, on ne sait plus où est la vérité et au cours des années j'ai appris à prendre tous les accusés qui se présentaient devant moi pour des menteurs.

-Et en s'écartant, même sans le vouloir, de la vérité, on contribue beaucoup à diminuer la confiance que peut inspirer la parole humaine, et cette confiance est le fondement principal de notre bien-être social.

-Oui vous avez raison, on a plus confiance en personne. Tout ça est si injuste. Que ce fut moi ou mes collègues, je sais qu'on a fait des choses terribles, mis des innocents en prison comme vous et laissé des violeurs, pédophiles et criminels en tout genre en liberté. Tout ceci est injuste.

-Jésus a dit : Heureux ceux qui ont faim et soif de justice : ils seront rassasiés !
Si la justice des hommes est imparfaite, il y en a une qui est juste et qui punira ceux qui l'ont vraiment mérité.

-La justice divine ?

-Qu'en pensez-vous ?

-Je pense que ce que je vous ai fait subir ici-bas je le subirais dans l'au-delà. Oui c'est tout ce que je mérite, mais bordel qu'est-ce que cette idée me fait peur !

-Vous comprenez maintenant ce que j'ai pu ressentir quand on m'a annoncé que je resterai en prison jusqu'à l'âge de sénior.

-Oui mais vous ne le méritiez pas, contrairement à moi.

-Peut-être échapperez-vous à votre punition !

-Non je ne dois pas y échapper ! Non je dois payer !

-Si vous le dites. Mais vous savez le fait que vous éprouviez de la

culpabilité, que vous compreniez où est le mal dans vos agissements vous différencie des vrais monstres qui ne ressentent rien de tout ça après avoir commis leurs atrocités. Peut-être que tout ira bien pour vous, je ne le sais pas.

-Vous qui êtes mort, parlez-moi de la vie dans l'au-delà, décrivez la moi !

-Vous ne préféreriez pas plutôt la voir de vos yeux ?

-Comment ? »

Paul regarda autour de lui, la pendule avait cessé son tictac, il n'y avait plus aucun bruit ménager, mécanique ou de circulation de l'eau dans les tuyauteries, plus de ronflement émanant du frigo, plus de ventilation, plus de véhicules qui passent au dehors… Le temps s'était arrêté, figé. Paul remarqua le verre brisé sous ses pieds. Il n'avait entendu aucun fracas. Il avait réussi son suicide, son mélange médicament et alcool avait fonctionné, il le comprit, il était mort.

« Alors je suis mort ? Je ne m'en étais pas rendu compte !

-Oui tu es mort et tu es avec moi.

-Je suis mort ! Et vous me tutoyez ! Bon très bien… Je suis mort ! »

Paul esquissa son premier sourire de la soirée et probablement le premier depuis des mois.

« - Je ne sais pas pourquoi, mais cette nouvelle me met tout à coup en joie ! Oh bah ça c'est pas croyable ! C'est fou mais je me sens soulagé ! Je peux souffler, c'est fini…

-Et oui Paul, c'est fini le monde des dégénérés ! Je suis en paix à présent et j'ai retrouvé ma femme !

-Oh quel bonheur ! Oh vraiment je ne sais plus quoi penser ! Ouf ! »

Paul se mit à pleurer de joie, cela faisait des mois qu'il était au fond de tout, il ne pensait même pas retrouver une once de bonheur un jour

et il aura fallu pour ça, qu'il meurt. Puis il se ressaisit, des tas de questions lui apparurent soudain. De l'extase, il passa au doute.

« Oh mon Dieu mais c'est maintenant que je vais payer ?

-Ta peine viendra au moment venu, je ne le connais pas. Moi je ne me suis jamais pris pour Dieu !

-Oui oh c'est de bonne guerre ! Et alors pourquoi suis-je encore dans ma maison, je suis censé la hanter en attendant d'être appelé ?

-Non tu peux partir si tu veux !

-Ah oui ?

-Oui, sortons d'ici, passons cette porte.

-Oh Seigneur, qu'est-ce qu'il y a derrière cette porte ?

-Tu vas bientôt le découvrir, allez viens, suis moi. »

Ils franchirent tous deux la porte d'entrée de la demeure du défunt et ils furent engloutis par un amas de lumières resplendissantes.

***

SANS VISAGE

Steve était un jeune homme fraichement sorti de l'école de police. Depuis qu'il avait reçu son badge, il restait cloîtré au commissariat, derrière son bureau à faire tourner son crayon avec ses doigts. Du « penspinning » qu'ils appelaient ça, les collègues. C'est que

dans cette petite ville de province, il ne se passait pas grand-chose. Les gens ne faisaient pas d'histoires, les jeunes du quartier étaient ennuyeux. L'idée de faire un canular téléphonique ne leur traversait même pas l'esprit.
Steve se remémora la semaine dernière, pour la première fois il avait eu une mission sur le terrain : il devait avertir Monsieur Moulin qu'il aurait une sanction si Maxy, son golden retriever, continuait à sauter sur la petite Vanille, le chihuahua de la vieille Martha.
Il pensait sérieusement à quitter ce trou à rats pour s'installer à la capitale, peut-être que là il aurait une chance de vivre tous ces trucs incroyables des magazines d'enquêtes qui tournent sur les chaînes de télévision. *Et peut-être même que moi aussi je pourrais passer à la télé,* se disait-il, rêveur.
Tout à coup, la rarissime sonnerie du téléphone se fit entendre à l'autre bout de la pièce, pile au moment où les policiers décidèrent d'entamer une partie de huit américain. C'est Julien qui alla répondre. Tous furent stupéfaits par l'expression de son visage, son air était grave. « Mets le haut-parleur imbécile », lui chuchota Steve. C'est ce que Julien fit. Cette nuit de novembre allait rester dans les mémoires, Steve le comprit dès qu'il eut entendu le début de l'histoire de la femme apeurée qui était à l'autre bout du fil.
Depuis sa plus tendre enfance, Steve était fan des phénomènes paranormaux. Il pensa alors qu'il allait passer à la télévision plus tôt que prévu.

Iris Landon était une jeune fille de quinze ans, rebelle et en conflit permanent avec sa mère, qu'elle ne comprenait jamais. Certes, elles s'aimaient tout de même beaucoup. Myriam Landon supplia sa fille de l'accompagner à l'église, car depuis que son mari était entre la vie et la mort, elle était devenue très religieuse, voir superstitieuse. Iris céda au caprice de sa mère et monta en voiture avec elle et Noé, son petit frère. Mais une fois sur la place de l'église, Iris refusa d'entrer et préféra rester dans la voiture à écouter de la musique. Sa mère n'eut plus le courage de se quereller, surtout devant le père Farelli. Iris tourna le bouton du volume de la radio à fond, posa ses pieds, qu'elle

avait au préalable déchaussés, sur le tableau de bord, mit ses mains sur sa nuque et ferma les yeux, se laissant bercer par la douce mélopée qu'est le heavy métal. Puis elle eut la magique idée de sortir de sa poche une feuille de papier à rouler où elle glissa un peu de tabac et beaucoup de drogue.

Plus d'une demi-heure plus tard, alors qu'elle n'avait plus vraiment les idées claires, Iris vit sa mère et son petit-frère sortir de l'église. Tous deux lui jetèrent un regard noir. Ils entrèrent dans le véhicule et se mirent à leurs places habituelles. Mère et fille se disputèrent à l'avant jusqu'à ce que Noé, de sa petite voix, leur ordonne d'arrêter. Suivi alors un long silence. Iris regarda sa mère et vit qu'elle était inquiète. En effet, Myriam avait quelques problèmes de vue et n'aimait pas conduire la nuit. Elle commença donc à rouler plus vite avant que le soleil ne se couche. Jusqu'à ce qu'Iris aperçoit furtivement une fille en position foetale au bord de la route.

Iris demanda à sa mère d'arrêter la voiture, mais celle-ci hésita avant de s'exécuter. Quand elle fit demi-tour, il n'y avait personne. En fait, il n'y avait personne nulle part, la route était déserte et devenait de plus en plus sombre.

-Ça t'amuse de me faire ça ? Cria Myriam à son enfant le plus farouche.

-Maman, je te jure qu'elle était là, c'était une petite fille recroquevillée sur elle-même, peut-être qu'elle pleurait, on ne pouvait pas la laisser là, vraiment je ne comprends pas, maman il faut que tu me crois !

-Bon je veux bien te croire, si comme tu dis il y a eu une fille ici, elle a pu avoir peur de nous et s'est enfuie dans les bois. Si tu veux j'appellerai la police en rentrant. Tant que nous rentrons à la maison, tout va bien.

Il n'y eut plus un bruit. Iris frissonnait, elle était persuadée d'avoir vu cette fille, ça ne pouvait pas être un bad trip dû à la drogue. Mais voilà que près de trois kilomètres plus loin, la fillette était là. Cette fois, la mère était témoin. Mais Iris, paniquée, lui supplia de ne pas s'arrêter :

-Non Maman, je t'en prie ne t'arrête pas, ce n'est pas possible, elle n'a pas pu arriver ici en si peu de temps, je t'en supplie, j'ai peur maman,

ne t'arrête pas...
-Ça suffit Iris, elle a sûrement un problème, ne fais pas ta gamine !

La voiture ralentit et Iris se mit à pleurer, jamais Myriam ne l'avait vu dans de tels états.
-Mais bon sang arrête, qu'est-ce qu'il te prend ? Je te jure que je ne descendrai pas, je veux juste lui demander si elle a besoin d'aide.

La voiture s'arrêta et Iris gémit encore plus fort.
-Baisse ta vitre Iris, s'il-te-plait !

Iris refusa. Myriam décida de le faire elle-même, décontenancée par l'attitude de sa fille. Noé, qui s'était endormi, fut réveillé par les gémissements stridents et grandissants de sa soeur. A vrai dire, on entendait qu'elle. Dans la nature environnante, régnait un silence de mort. La petite fille au bord de la route était en position de foetus, elle se balançait d'avant en arrière, sans faire le moindre bruit, elle ne pleurait pas. On ne pouvait voir d'elle que sa longue chevelure noire ébène qui lui descendait jusqu'en bas du dos. « Est-ce que vous avez besoin d'aide ? » lui demanda Myriam d'une voix assez forte pour couvrir les braillements d'Iris. Mais il n'y eut pas de réponse. Iris, essayant de contenir son affolement, jeta un coup d'oeil par sa vitre à moitié baissée. Myriam tenta de reposer sa question et là, la mystérieuse fillette se retourna. Elle n'avait pas de visage. Tous ses traits avaient disparu et s'étaient rassemblés en une masse obscure et difforme. La petite famille se mit à crier, Myriam redémarra la voiture qui fonça à toute allure jusqu'à la maison. A peine était-elle arrivée, que Myriam empoigna le combiné du téléphone et appela la police.
Il était huit heure du soir quand Steve et deux de ses collègues arrivèrent chez les Landon.
-Il me faut une personne pour m'accompagner au poste et une autre pour aller avec mes collègues sur les lieux du drame, dit Steve qui prit un air sérieux pour mieux cacher toute la malice et l'excitation dans ses yeux. C'est histoire de faire avancer l'enquête au plus vite.

Myriam demanda à Iris, qui était dans la chambre de son frère à le rassurer, de venir dans le salon pour débattre de qui ira où. C'est là qu'Iris rencontra Steve et ce fut le coup de foudre, enfin pour elle, Steve lui, n'avait jamais vu une gothique de ses propres yeux et il

fut assez choqué.
-Bonsoir Agent Charmant. Que dois-je faire ? Vous suivre au poste je présume, je serais enchantée de me retrouver dans un endroit clos et étroit avec un homme comme vous.
-C'est Charmont, mademoiselle Landon et en fait, je pensais plutôt que ce serait à votre mère de venir faire une déposition...
-Euh Steve, l'interrompit Julien, t'es nouveau dans la police, tu ferais mieux d'aller sur le terrain, laisse-moi la paperasse.
-Ah alors dans ce cas, Madame Landon vous préférez peut-être venir en voiture à l'endroit où ça s'est passé ?
-Eh bien il se trouve que j'ai très peur la nuit en voiture, mais ma fille aussi a peur alors...
-Mais non maman, qu'est-ce que tu dis là !? Je n'ai pas peur du tout, disons que j'ai trouvé ça un peu étrange qu'il y ait une fille comme ça sur le bord de la route...
-Enfin ma chérie, je ne t'ai jamais vu pleurer à ce point, c'était très perturbant !
-Mais voyons maman, je n'ai pas pleuré, tais-toi ! Et puis là je serais avec un beau, grand et fort policier, je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas Monsieur Charmont ?

Alors que l'atmosphère devenait quelque peu tendue, Julien prit à partie Steve dans la cuisine, laissant les deux femmes avec le gros Ben.
-Qu'est-ce qui va pas mon couillon ? Demanda ironiquement Julien à son comparse. T'as vu la petite Iris là, elle a une sacrée paire de seins, déjà à son âge ! Et son visage a de quoi faire pâlir toutes ses petites camarades de classe !
-Quoi, il y a un visage sous tout ce maquillage de punk à la noix !? Et puis elle a quinze ans, attend j'suis policier, pas pédophile !
-Arrête de te prendre pour un vétéran, mon gars, t'as que vingt piges ! De nos jours, un jeune de ton âge avec une poulette qui en a cinq de moins, ça choque plus personne ! Et puis t'as une touche, faut en profiter ! Dis-moi t'es pas puceau, ni pédé ? Non parce que ça vire à l'épidémie, t'as vu Jean-Louis et le petit Baptiste !?
-Baptiste et Jean-Louis ne sont pas gays !

-Mais si regarde bien, c'est la gaypride tous les jours au comico ! Maintenant que je te l'ai dit, tu ne verras plus que ça demain matin ! Ah heureusement que je suis là pour t'éclairer de mes lumières, t'en as de la chance ! Qu'est-ce que tu ne ferais pas sans moi, hein ? Moi je dis ce soir tu conclus avec la gothique, un petit tour en bagnole et c'est dans la poche !

-Ça me dégoûte.

Pendant ce temps dans le salon:

-Alors comme ça vous avez vu un fantôme ? Demanda le gros Ben en pouffant dans sa barbe. Mais c'est pas nous qu'il faut appeler c'est Sos Fantôme !

Il ne put s'empêcher de rire plus fort. Iris le méprisait déjà, mais elle fit quand même la conversation.

-Hé, votre pote Charmont, c'est quoi son prénom ?

-Il s'appelle Steve.

-Steve, wow ça c'est un prénom de beaux gosses comme on en trouve que dans les séries américaines ! Il a quel âge au fait ?

-Dans les vingt ans, j'sais pas. Moi j'trouve qu'il a une tête de petits minets de boys bands, c'est pas des vrais mecs ça.

-Il est plutôt viril !

-Ouais il fait un peu de gonflette, mais bon les vrais mecs ont pas besoin de ça, se faire des petits abdos, se faire tout beau, c'est de la masturbation, c'est pour les tapettes !

Myriam sortit de la cuisine avec une bière à la main.

-Tenez monsieur l'officier.

-Merci m'dame, c'est bien aimable.

L'homme gargantuesque engloutit son breuvage d'une traite.

-Moi aussi je peux en avoir une, maman ?

-Ce n'est pas de ton âge.

-Si justement, t'as vraiment pas l'esprit ouvert !

Steve et Julien revinrent dans le salon. Julien donna les ordres :

-Steve, Ben et toi jolie Iris, il est l'heure d'aller inspecter les lieux du crime.

-Soyez prudents, dit Myriam Landon.

-Et vous soyez sans craintes ma p'tite dame, ils vont seulement jeter un coup d'oeil. Et si effectivement on voit un truc suspect, on ramènera toute l'équipe demain. En attendant vous, vous m'accompagnez au poste de police, tous les collègues ont hâte d'entendre votre histoire en détail. Sachez que chez nous, il n'y a pas de sceptique ! Il se passe toujours des faits bizarres dans les villages, c'est pour ça qu'en quinze ans de carrière, je ne suis jamais parti pour la ville.

-Bon eh bien, je vous fais confiance. Allons-y ! Fais bien attention à toi ma chérie, je t'aime.

-Ouais, ouais c'est ça, allez au revoir maman !

Julien et Myriam passèrent la porte d'entrée, Iris en profita pour se coller au beau Steve. Il en frissonna d'effroi et se dit que le monstre ne pouvait pas être pire qu'elle.

Bon alors laquelle des deux histoires se déroulant en même temps préférez-vous suivre ? Celle de la maman Landon au commissariat ou celle d'Iris qui part en virée nocturne avec un beau policier dont elle a, sur lui, jeté tout son dévolu ? On est d'accord.

Iris ne fut nullement angoissée à l'idée de revivre le cauchemar de son début de soirée. En plus d'être accompagnée de Steve, elle comprit que sa curiosité naturelle prenait le pas sur la peur de l'inconnu, elle voulait savoir qui était cette fille. Cette histoire d'enfant sans visage l'excitait, elle n'avait qu'une hâte, retourner à l'endroit où tout avait commencé et, cette fois, elle ne comptait pas se cacher sous son siège. Elle emporta son appareil photo et s'employa même à négocier, en pensée, les prix de ses clichés aux médias. Pas question qu'ils circulent librement sur internet sans qu'elle n'en profite.

-On va probablement passer à la télé ! dit-elle à Steve, tout aussi émerveillé qu'elle à cette idée.

-Ouais peut-être, je ne fais pas ça pour la gloire, répondit-il en essayant d'avoir l'air désintéressé.

-A d'autres, si c'est pas pour la gloire d'être un héros ou j'sais pas quoi, qu'est-ce qui peut bien vous motiver à faire ce boulot ?

-Eh bien faut dire que ce genre d'histoire, moi ça me passionne. En tout cas j'espère que ce n'est pas une blague.

-Non, non je vous le jure ! Attendez, moi aussi j'aime tout ce qui est paranormal, je ne me permettrais pas de me moquer. Et ça nous fait déjà un point commun !

Steve était très gêné. La jeune fille l'impressionnait beaucoup et comme il avait en lui une certaine part de moralité, contrairement à Julien, il débanda aussitôt qu'il sut son âge. Il la trouvait vulgaire et effrontée, mais il faut dire qu'elle était tout de même sacrément belle.

-S'il vous plaît, mademoiselle Landon, arrêtez de faire ça.

-De faire quoi ?

-Me draguer, vous êtes ridicule.

-Très bien, puisque je suis ridicule, je me tais et vous pouvez être sûr qu'il y aura une sale ambiance dans la caisse.

Iris et Steve se mirent à l'avant du véhicule de police, le gros Ben à l'arrière (c'est là où on place les personnages les moins intéressants). Ils prirent la route, dans le calme et le silence comme l'avait annoncé Iris, mais parfois le gros Ben tentait de faire une blague sur un chinois dans un bar. Au bout de dix minutes, Steve regarda Iris et prit la parole :

-Pardon pour ce que je vous ai dit, ce n'était pas très gentil et moi j'suis un gars gentil.

-Non c'est moi, je devais avoir l'air d'une conne. Les filles qui draguent c'est pathétique, je ne fais jamais ça, mais bon vous êtes vachement mignon alors...

-Merci, vous aussi vous êtes très jolie, mais...

-Mais non vous me trouvez moche, ça se voit dans vos yeux !

-Non vous êtes sublime, c'est ce déguisement là que vous avez, c'est...

-Ouais j'suis un peu punk sur les bords, j'aime bien ce look, c'est représentatif de ce que je suis. C'est pour montrer ma différence.

-Genre anticonformiste ou une connerie du genre, c'est n'importe quoi ! Des gothiques, il y en a peut-être pas au village, mais sinon dans les villes, il y en a plein, c'est pas si original que ça et c'est pas comme si c'était toi qui l'avais inventé.

-Ah on se tutoie maintenant ? Eh bien tu fais chier voilà, j'ai de la personnalité et j'aime l'afficher !

-Personnalité mon cul ! T'es punk parce que ça te donne l'air cool,

comme se droguer apparemment. Ça te sert à quoi de prouver ce genre de truc ? J'suis bien content d'avoir fini le lycée !
-J'ai rien à prouver abruti, j't'emmerde, j'emmerde le lycée, j'emmerde...

La rixe prit fin. Iris ne finit pas sa phrase, elle poussa un cri aigu lorsqu'elle vit la petite fille assise sur le bord de la route qui se balançait d'avant en arrière, comme la dernière fois. Steve appuya de toutes ses forces sur la pédale de frein.
-Oh putain ! s'exclama-t-il.
-Hé Steve, c'est elle ! s'écria le gros Ben. Tu crois que c'est vrai, qu'elle n'a pas de visage ?
-Alors, est-ce que tu es sûre de ce que tu as vu, Iris ? demanda Steve à la jeune femme.
-Oui, oui j'en suis sûre, il faisait noir, mais on ne pouvait pas le rater, il n'y avait aucun trait sur sa gueule. C'est pas une maladie qu'elle a, c'est un monstre et elle peut réapparaitre à des kilomètres plus loin ! Qu'est-ce que tu vas faire ?
-Il faut sortir, Ben va rester avec toi dans la voiture, je pense que tout ira bien. Après tout, j'ai mon flingue!

Steve sortit de la voiture et s'approcha de la petite fille. Elle s'immobilisa instantanément. Steve brandit son arme. Le monstre se retourna, exposant ainsi son visage sans traits, éclairé par la lueur de la lampe torche du jeune policier, qu'il lâcha des mains à cette vue effroyable. Dans la voiture, Ben et Iris hurlèrent à l'unisson. Steve paniqua, il chercha sa lampe en fouillant le sol de ses mains tremblantes, tout en jetant un regard en coin sur l'ombre de la petite fille qui se leva. Lorsqu'il retrouva son matériel, il braqua sa lumière vers la voiture, les passagers allaient bien, mais ils montrèrent du doigt la forêt où la petite fille venait de s'engouffrer. Steve, qui trouva en lui ce qui lui restait de sang-froid, décida de suivre l'étrange fillette aveuglément dans les bois obscurs. Sa silhouette disparut entre les arbres, le gros Ben alerta les renforts. Lorsque Julien reçut l'appel à l'aide du gros Ben, il était à peine arrivé au commissariat. Myriam ne savait plus quoi faire, elle n'avait pas envie de retourner là-bas, mais sa fille était peut-être en danger. Ils reprirent la route et trouvèrent

une demi-heure plus tard, la voiture de police abandonnée, sans personne à l'intérieur.

Revenons un peu en arrière : voyant que Steve n'était toujours pas réapparu, Iris prit son courage à deux mains et sortit de la voiture. Le gros Ben avait le devoir de la suivre, parce qu'en plus de protéger les citoyens et ses coéquipiers, il détestait se retrouver seul et dans l'obscurité. Ils avancèrent prudemment, le simple petit bruit de craquement de branche donnait la chair de poule et faisait sursauter le gros Ben. Iris était déterminée à retrouver Steve. Ils étaient du haut d'une colline et ils durent la descendre. Une fois en bas et après une lourde chute du gros Ben qui déboula en furie jusqu'à l'arrivée, ils aperçurent de la lumière mouvante au loin. Il ne pouvait s'agir que de Steve. La radio de Ben était morte, écrasée sous son poids, mais on pouvait entendre la voix lointaine de Julien qui essayait de le joindre, sans succès. Ils continuèrent d'avancer dans la pénombre. Quand Iris vit le visage de Steve, ses yeux rencontrant les siens, elle fut soulagée, mais lui semblait attristé. Il inspectait une automobile bousillée. Elle était sortie de la route et avait dévalée la falaise à toute vitesse. D'après les estimations de Steve, cela devait être très récent : le sang sur les victimes n'était pas encore sec et de la fumée s'évadait encore du capot. Mais le plus dramatique c'était qu'il y avait une enfant, à la place du mort. Iris la reconnut immédiatement, c'était la petite fille sans visage.
Elle était défigurée et couverte de sang, sa peau était devenue aussi noire que sa chevelure. Au volant, il y avait une femme d'une trentaine d'année, peut-être la mère de l'enfant. Steve contacta Julien, ce dernier lui répondit qu'il était déjà arrivé sur les lieux avec des collègues et la mère d'Iris. Steve lui communiqua sa position et tous les détails de l'accident. La forêt grouillait maintenant de policiers. Iris retrouva sa mère, qui la prit dans ses bras. Elle lui parla du cadavre de l'enfant qui ressemblait au monstre, quand tout à coup, la femme blessée au volant de la voiture se mit à marmonner. Tous furent sous le choc, elle était encore vivante. Les ambulanciers l'emmenèrent à l'hôpital, les policiers raccompagnèrent Iris et Myriam chez elles et ils

repartirent aussitôt faire leur rapport. C'est ainsi que cette folle nuit s'acheva.

Le lendemain, Susie Monroy se réveilla sur un lit d'hôpital, ne sachant pourquoi. Elle appela une infirmière qui lui expliqua qu'elle avait eu un grave accident. Ses parents, qui patientaient dans la salle d'attente, furent avertit du réveil de leur fille et se précipitèrent dans sa chambre. Ils lui annoncèrent, les yeux débordant de larmes, qu'Aurora était décédée. Susie s'évanouit. Le jour suivant, elle confia à la police ses quelques souvenirs de ce moment funeste. Elle se souvint de la descente rapide et brutale de la colline, provoquée par la rencontre de la voiture avec un sanglier. Elle se souvint du pare-chocs avant percutant un arbre. Elle se souvint avoir tourné la tête vers sa fille, dont le visage était sanguinolent et écorché. Puis elle dit avoir vu Aurora s'illuminer, c'est là que sa vue s'était brouillée et qu'elle avait perdu connaissance.

Quand Susie rentra chez elle, elle comprit que sa fille n'était plus là, que c'était de sa faute, qu'elle l'avait tuée. L'absence de son enfant lui était insupportable. La culpabilité la rongeait un peu plus à chaque seconde de sa misérable vie. La nuit tombée, elle poussa les roues de son fauteuil, vers sa cuisine, vers ce tiroir du milieu de l'étagère, vers ce couteau de boucher. Elle se taillada les veines, dans tous les sens possibles, le regard vitreux, mais elle n'arrivait pas à mourir. Le sang coulait à flot, mais rien n'y faisait, elle continua encore et encore : « Crève salope, crève » vociféra-t-elle. Son coeur battait toujours et même plus fort, on entendait plus que lui. Son coeur, voilà où elle devait planter cette maudite lame. Et c'est ce qu'elle fit.
Les enterrements s'enchaînèrent, il y eut celui de la petite Aurora, de Susie, du père Landon et d'autres vieux croulants du village. Bien sûr on parla un peu de cette tragédie dans les médias, Steve et Iris, qui avaient décidé d'être amis (jusqu'à l'année suivante), réussirent tous deux à avoir leur minute de gloire aux informations télévisées, ainsi qu'une ligne qui leur fut consacrée dans les journaux.
Un an plus tard, à l'anniversaire même du tragique accident, Steve et

Iris se retrouvèrent dans un bar et la jeune femme évoqua de vieux souvenirs :
-Toi aussi tu te serais suicidé à la place de la mère ? Moi je pense que oui. Comment on peut vivre avec ça ? Franchement je n'ai même plus envie d'avoir mon permis. Imagine que je tue mon enfant, ou un autre enfant qui traverserait le passage piéton, ou un adulte aussi, ou même un chien, je ne pourrai pas me le pardonner ! Et moi aussi je peux y rester, ce serait con. En fait acheter une voiture c'est comme acheter son cercueil !
-Ah oui et toi tu t'y connais en cercueil, hein ma petite gothique !
-Arrête je ne suis plus une gothique, j'en ai fini avec ça, pour toi.
-Oh je t'aime avec ou sans ta tête de film d'horreur, ça aurait été la honte de te sortir en public, mais dans l'intimité ça m'aurait pas gêné !
-Mais ça suffit ! Tu m'embêtes ! Nan sérieusement tu pourrais avoir ça sur la conscience ?
-Parfois quand je conduis et que tu es à côté de moi, j'y pense et là j'ai très peur. Ce qu'a vécu la mère de la petite Aurora est l'une des pires choses au monde. Je ne me serais peut-être pas suicidé, mais j'aurais fini ma vie à l'asile, sois en sûre.
-Espérons alors que ce jour n'arrive jamais.

***

LA CLEF

Seul, de nouveau seul. Seul parmi la foule. Je les regarde, ces autres qui ont l’air de ne pas penser à leur propre solitude. Je sais qu’ils sentent la mienne. Je sais qu’elle se lit sur mon visage. Je crois

bien que tout le monde s'en moque. Je suis seul au travail. Je suis seul quand je rentre chez moi. Et alors je ressens comme un vague à l'âme.

Je pense qu'on a tous l'impression que le monde est injuste et cruel. On sait qu'il y a bien pire que notre petite vie, mais cette idée ne nous rend pas plus joyeux.

Nous, occidentaux, avons dépassé la simple survie. Nous voulons plus que manger, boire et dormir. Toujours plus quand d'autres n'ont même pas droit à ces "privilèges". Quand je suis dans le métro parisien et que je croise des gens faisant la manche, parfois je leur donne une pièce. Mais le plus souvent, je passe sans les regarder. Je les méprise même. Je pourrais leur donner un billet, même plusieurs, j'en ai bien assez pour moi, mais je ne le fais pas. Ils en auraient bien plus besoin que moi. Je réfléchis. Je me dis que la faim dans le monde n'est pas si inévitable. Qu'on pourrait tous y remédier. Mais qu'on ne le veut pas. Comme on ne veut pas donner une pièce à un simple mendiant. On ne veut pas le voir, il nous renvoie à la réalité nue, originelle, sans le faste, la vanité, le divertissement constant. Ils sont les rebuts de la société. Ils sont moi version zombie. Mais c'est bien notre regard sur eux qui les déshumanise. Je sais tout ça, je passe devant ce clochard, mais je ne le regarde pas, pourquoi ? Peut-être serais-je plus généreux si je savais que mon argent ne me servirait plus, si je savais que j'allais mourir. Mourir, voilà peut-être la solution. Et pourquoi ne meurent-ils pas eux ? Qu'est-ce qui nous fait encore nous raccrocher à la vie quand on se pisse dessus devant des douzaines d'usagers du métro, quand on dort dehors l'hiver, quand on ressemble à un monstre et qu'on dégoûte ceux qu'on appelle les gens biens ?

Et moi qu'est-ce qui me donne encore la force de me lever le matin ? Ma famille ? Éclatée et désunie. Sans femme, sans enfants, en voudrais-je seulement? Non, pas vraiment, ces mendiants aussi ont été des enfants. Je ne peux imaginer donner la vie à un être qui ne l'a jamais demandé et qui sera malheureux comme lui, comme moi. Alors quoi ? Mon travail ? Je ne rêve que de démissionner. Un hobby ? Rien ne me passionne réellement. Sûrement pas le sport, la télé ça compte ? Alors pour quoi ? Pour qui continuerais-je à vivre ? Je n'écris même

plus.

Je suis sur le toit de mon immeuble et je pense.

Je n'ai plus envie d'écrire. Mais je me sens obligé d'écrire. Toute ma vie je me suis battu pour être écrivain et pour qu'on me reconnaisse en tant que tel. Avant je pensais avoir un don du ciel, que mes inspirations venaient du Divin, que j'étais né pour ça. Je pense à mes idées, mais je sais que ce ne sont pas vraiment les miennes. Je m'inspire simplement de ce que je connais déjà. Je réinvente ce qui a déjà été créé. J'essayais simplement de me trouver, de m'inventer mon identité, de prouver ma différence. De ne plus être considéré comme un bon à rien.
En fait si, j'ai des tas d'idées, mais je n'en ai plus rien à foutre de les mettre sur papier, et puis qui ça intéresse ? Tout le monde s'en fout des écrivains et des artistes en général. Ils n'apportent rien à la société. Ils se prennent tous pour de grands érudits qui ont tout compris à la vie et à l'humain. Qui ont tout compris à Dieu. Et ces connasses parisiennes qui me disent qu'on peut être une intellectuelle et porter des sacs de marques gnagnagna. Quelle bande de connes. La société n'aime pas les artistes qui ne leur rapporte pas de frics. Car oui, ici, là où je vis, moi et les autres, on est obligé d'être utiles. Utiles et sous payés, comme des esclaves. Pris à la gorge financièrement toute sa vie, obligé de se battre pour à la fin léguer ses dettes à ses enfants.
C'est sûr qu'en montrant leur cul à longueur de journée, leurs artistes leur rapporte beaucoup plus de thunes, bien assez pour parfaire leur plan diabolique de destruction du monde. Je crois qu'ils vont y arriver et des fois, je leur donne ma bénédiction. Oui c'est peut-être mieux que des nouveaux-nés soient assassinés dans des congélateurs par leur mère pour qu'ils n'aient pas à subir tout cela...Cette vie est si absurde, je suis certain que Dieu ne l'a jamais voulu ainsi. Un groupe d'hommes l'a décidé ainsi, c'est leur monde, où même la nature n'y a pas sa place. Le Diable est très malin et calculateur. Je suppose que ça l'amuse, de voir l'homme qui était le favoris de Dieu à la Création chuter et adorer Lucifer, le "porteur de lumière".

J'espère qu'il existe un endroit près de Dieu, plus calme, plus doux.
Je me sens fatigué. Je ne dors pas bien. A chaque fois que je me retrouve
dans le noir, à ne rien faire, à être inutile, je ne cesse de vagabonder entre mes pires souvenirs et mes plus effroyables angoisses. Je ne veux pas être né pour ça. Je sais aussi que ma naissance n'a aucune valeur, que le monde tournera sans moi. Mais le monde tournerait bien sans tout le monde, il y a juste certains connards qui pensent que c'est leur présence qui fait bouger cette grosse machine. Le monde serait bien mieux sans aucun être humain. Surtout sans ceux qui possèdent toutes les armes et qui contrôlent des peuples soit disant sous éduqués, mais bien plus en communion avec le vivant qu'ils ne le seront jamais. Non ce n'est pas parce qu'ils exploitent des énergies mystiques en loges qu'ils sont puissants. Non ce n'est pas parce qu'on est obligé de voter pour eux qu'ils sont capables de guider une nation. Et mettons les choses au clair, si le bien de la nation était leur but, alors la nation se porterait bien. Mais la nation va mal, parce qu'ils le veulent. La pensée se réalise dans la matière. C'est leur monde. Y-a-t-il un homme vraiment heureux ici ? Un homme qui ne mesure pas son bonheur par l'allure de sa voiture, de son style vestimentaire, de sa femme? Les hommes sont nés libres, mais perdus, ils ont besoin de modèles. Chez moi les seuls modèles qu'on propose sont ceux qui ont tout le bonheur matériel possible, ceux qui ont fait le plus de chirurgie, ceux qui ont donné leur cul pour s'acheter un Louis Vuitton, ceux qui ont vendu de la drogue à des jeunes bourgeois, qui, s'ils ne sont pas morts avant, dirigeront ce monde de merde. Mais moi je ferais pareil si j'étais eux, je les prendrais tous pour des sauvages incultes et bêtes par nature et je les exterminerais tous une fois qu'ils auraient fini de me servir et de m'enrichir. Je ne garderais que les miens, que ceux que j'aime et nous rebâtiront un monde à nous, moi, mon frère, ma mère et quelques gens qui m'inspirent confiance. Ce sera mon nouvel ordre mondial à moi. Mais ce n'est pas possible, c'est le leur et je ne veux pas en faire partie.
Je suis bien ici, j'adore regarder la Tour Eiffel. Il y en qui la trouve affreuse, comme un déchet de métal en plein Paris, moi je la trouve

majestueuse. Son apparition est toujours un enchantement. Je ne peux pas la voir de la fenêtre de mon appartement. Et maintenant, elle est si proche. Je ne sais pas où est ma place, si j'en ai une. Je sais juste que c'est le crépuscule et que c'est beau.

Merci la Clef, pour ce spectacle. Je me souviens. Ma vie, absurde et sans magie, trouva tout son sens dans la Clef. Cette clef mystérieuse cachée dans une boîte sous mon lit. Deux ans que j'habite dans cet appartement et je ne l'ai découvert qu'il y a deux semaines. Je suis pourtant persuadé d'avoir déjà fait le ménage à cet endroit. Etrange, intriguant, peu importe, la boite était là. Cette boite en bois magnifiquement ornée, recelait uniquement une simple clef. Je l'insérai dans toutes les serrures de mon immeuble, mais aucune porte ne s'ouvrit grâce à elle. J'emportais cette petite clef partout avec moi et je l'essayais à toutes les serrures croisées sur ma route. Il m'arrivait de rentrer chez des gens que je ne connaissais pas, juste pour voir, juste pour savoir. Il fallait que je sache.

Un soir, j'empruntai un chemin différent pour rejoindre mon immeuble après le travail. Je le vis au loin et une étincelle jaillit dans mon esprit. Je remontai l'allée du jardin public. Arrivé dans mon hall, je pris les escaliers, mais ne m'arrêtai pas à mon étage, je continuai jusqu'à l'accès au toit. L'escalier se termina par une imposante porte en fer. Comme à mon habitude de ces derniers jours, je fourrai la clef dans la serrure, mais pour une fois, je pus la tourner. Je me trouvai alors dans un tel état d'excitation, comme si ma vie entière se jouait à ce moment précis, touché par la grâce. J'arrivai sur le toit. Rien. Il n'y avait rien. Absolument rien, si ce n'était une vue époustouflante de Paris s'illuminant aux derniers instants du jour. Mais ma déception fut si grande, que j'en tombai dans un désespoir inexprimable. Déçu de quoi ? Avais-je une attente particulière ? Non je tenais juste à être surpris, même si mon imagination ne cessait de me faire vagabonder dans ma rêverie. Il ne se passe absolument rien dans ma vie, je croyais enfin que tout allait changer grâce à cette clef. Mais elle ne semble être qu'une mauvaise farce de plus.

Depuis je retourne tous les soirs sur le toit, je contemple la ville, je réfléchis à ma vie. J'aimerais tant retrouver cette magie, cette

étincelle lorsque la clef m'est apparu. J'avais foi en elle. Je voulais à tout prix percer son secret. Il y a des nuits où je n'en dormais pas. Et maintenant que c'est chose faite, je suis plus malheureux que jamais.
Je n'ai plus la volonté de rien. Rien, toujours ce rien. J'attends qu'un autre mystère me redonne espoir, mais je sais que ça ne me satisfera pas. Je devrais me lancer dans une autre quête, mais laquelle ?
Je me suis refermé sur moi-même, mais peut-être existe-t-il une clef pour m'ouvrir au monde?

Je divague. Plus aucune clef ne me sauvera.

J'ai soif. J'aime la vodka pure. Oh putain c'est écoeurant!

Bref, je n'ai plus envie d'écrire. Bah nan, c'est de la merde. Avant je faisais ça parce que ça m'éclatait, je rêvais d'avoir une maison d'édition et un lectorat. Maintenant que j'ai tout ça, je me sens oppressé. Comme forcé d'écrire, forcé de faire ce que j'aime le plus au monde ! Mais vous savez quoi, je vous emmerde ! Parce que dès que ça devient une contrainte, une corvée, dès qu'on me fixe des limites, des délais, je me braque. Qu'est-ce que c'est que cette passion qui ne me permet même pas de vivre? Obligé de cumuler des jobs pour étudiants smicards qui ne me laissent même pas le temps d'écrire. Et si j'ai plus envie de prouver ce que je ne suis pas ? Et si j'en ai marre de payer des factures pour un petit appartement minable au centre de Paris, que je paye plus chère parce que c'est Paris. Obligé de respirer un air sale et pollué et on finira tous comme les pigeons de cette ville.
Cette impression d'être observé. Cette impression d'avoir des comptes à rendre. Ce devoir d'être quelqu'un. Ce devoir de trouver le bonheur.

J'ai encore soif. Je siffle tout. C'était ma dernière bouteille. Eh bien je la balance du haut de mon toit! Et voilà! Woohoo!

Elle en a pris du temps pour s'écraser au sol. Non je n'ai pas peur.

Me forcer à écrire, me forcer à vivre, tu sais ce que je veux là maintenant ? C'est d'un burger bien gras avec des frittes baignées dans

l'huile, devant une série qui va bouffer tout mon temps. Et puis que la femme de mes rêves apparaisse en chaleur à ma porte et qu'elle en ai rien à foutre du bordel dans mon appart. Qu'elle soit totalement épilée, je sais ça fait un peu pédophile, enfin c'est ce qu'elles me disent toutes quand je le leur demande gentiment. Y'en a une qui m'a sortit un jour que je vivais trop dans mes fantasmes comme un puceau qui ne connaît les femmes que par les films de boules. Bah oui j'aime les filles qui ont la chatte rasée parce que les poils c'est pas bandant, c'est même dégueulasses. Si j'aimais les poils, je serais pédé, c'est tout! Pourquoi elles font autant de chichis pour se raser la chatte sérieux, ça créer de l'emploi, elles feraient comment pour vivre ces esthéticiennes là ? Je crois que j'ai trop bu. Je deviens vulgaire, je devrais peut être écrire du porno, nan du porno sado maso c'est plus vendeur. C'est tellement new age, vintage, underground, toutes ses conneries. La colère, la jalousie, la déception, la lassitude. J'ai l'impression que mes œuvres ne parlent à personne, qu'elles n'ont d'utilité que dans le simple divertissement, ce que beaucoup font bien mieux que moi. Écrire le plus de pages possibles, faire le maximum de blé en un minimum de temps. J'ai envie de faire comme tous les français, de me branler toute la journée et d'être payé au RSA. J'ai jamais vraiment profité de l'État, j'aime pas avoir de dettes, alors que putain j'emmerde l'Etat! Ce gouvernement de merde, cette élite de merde qui se croit plus savante que tout le monde et nous réduit en esclavage, on fout notre vie en l'air pour eux. J'ai envie de changer de vie moi, j'ai envie qu'on me foute la paix. J'ai envie qu'on accepte que je ne sois pas parfait, lent et immature. J'ai envie qu'on arrête de me pousser à être un autre. J'ai envie de lâcher prise. J'aimerais que ça se passe bien pour une fois, qu'il m'arrive un truc vraiment cool. Pas comme avec cette putain de clef. La clef, pourquoi elle m'a fait ça? Ce toit, cette vue. Même quand j'ai l'impression que je touche enfin au bonheur, on me le reprend, comme si c'était marrant. Ma vie est un sketch. Je ne veux plus être écrivain. Je n'ai plus la motivation nécessaire. J'ai envie de continuer à me bourrer la gueule, de ne plus penser, d'avoir juste envie de pisser et de dormir. J'ai merdé, je me suis trompé de chemin. J'ai envie de pleurer, mais je ne pleure jamais, même quand je suis

seul et libre. Comme si j'avais quand même quelque chose à prouver. Comme si les gens allaient savoir que je ne suis qu'une tarlouse. Qui les gens ? Qui en a quelque chose à foutre que je réussisse ma vie ou pas? Je ne perturberais jamais la balance cosmique, je ne bouleverserais jamais l'histoire du monde. Je ne sers à rien. Et je vous emmerde, vous servez autant à rien que moi, vous êtes autant des branleurs nourris à la viande mutante et bourrée d'antibiotiques que moi! Vous êtes tous des animaux malades, des consommateurs égocentriques qui trimez pour votre vie de merde en attendant qu'un truc génial vous arrive avant votre mort. Qui a besoin de moi ? J'espère personne. Peut-être que c'est mieux.
J'y arrive plus.

Il est minuit. L'heure du crime.
La Tour Eiffel s'éclaire et brille. C'est fantastique.
Ah minuit une ! Merde, vas-y que je balance ma montre ! Comme ma bouteille. Sur mon toit, le temps n'existe pas.

Paris, me voilà face à toi. Je veux que tu sois la dernière image de ma vie. Je me suis procuré cette arme. Quand je l'ai vu, elle m'a rappelé la clef. Elle était vendue dans une jolie petite boite en bois, étrangement similaire à celle dissimulée sous mon lit. Il est chargé. Il n'y a qu'une seule balle. Elle est pour moi.

Immense et rouge

Au-dessus du Grand Palais

Le soleil d’hiver apparaît

Et disparaît

Comme lui mon cœur va disparaître

Et tout mon sang va s’en aller

S’en aller à ta recherche

Mon amour

Ma beauté

Et te trouver

Là où tu es.

Je cite Jacques Prévert avant de partir. C'est classe, nan? N'est-ce pas une belle fin? Une fin bien théâtrale, mais sans spectateur. Qui donc pourra la juger belle ou pas? Le revolver est plus lourd que jamais dans ma main. Je le rapproche de ma gorge. Je n'ai plus peur. Je ne souffre même plus car je sais que c'est terminé. Je respire enfin. Un voile obscur recouvre la ville lumière. Je presse la détente. La Tour Eiffel continue d'étinceler. On dirait un halo d'étoiles. J'appuie sur la ga...

***

LE REPAS DES CHASSEURS

La forêt de Summerfell était maudite. Depuis des siècles, les disparitions d'enfants des villages avoisinant n'avaient cessé de croître.

Dès le temps médiéval, ces bois faisaient l'objet de nombreux contes sur des créatures féeriques. Mais tout le folklore enchanté prit un tournant au XVII e siècle, lorsque Serena, une femme du village de Luth fut rendu coupable de l'enlèvement de plusieurs enfants dans le but de boire leur sang.

Accusée de sorcellerie, elle fut attachée à une charrette et laissée seule

en plein cœur de la forêt. L'hiver étant bien entamé, les habitants l'ont pensé morte de froid. Une semaine plus tard, trois jeunes garçons et leurs chiens sont allés dans la forêt voir le cadavre de la sorcière, mais elle n'était pas morte. Les enfants se sont amusés à la torturer, ils ont pris des bâtons et l'ont poignardé avec, puis les chiens se sont mis à la mordre à plusieurs reprises. Malgré tout, elle était toujours vivante. Alors, ils ont enroulé une ceinture de cuire autour du cou de la jeune femme et l'ont pendu à un arbre.
L'année suivante, ces trois garçons ont disparu. Des chasseurs sont partis à leur recherche, mais ces derniers ne sont jamais revenus au village non plus.
Les villageois parlèrent de malédiction. Luth fut inhabité durant près de 200 ans et personne n'osait s'y approcher à cause de sa triste réputation.

Puis, de nouveau habité, le village a recommencé à faire parler de lui. Hélène, une fillette de 8 ans, était morte en se noyant dans un ruisseau. Certaines personnes qui avaient assisté à la scène parlèrent d'un bras humain qui serait sorti de l'eau pour entraîner la fillette vers le fond.
Son corps ne fut jamais retrouvé bien que le ruisseau ne fasse pas plus d'un mètre de profondeur.
Sur le chemin du retour, les témoins traumatisés du meurtre d'Hélène rencontrèrent l'arbre où avait été pendue Serena, il ne restait que cette ceinture de cuire pendante où seul le vent passait à travers. Le squelette de la sorcière s'était volatilisé.
Vient ensuite l'histoire de la très jeune Laora, qui disparut durant 3 jours, elle et ses cinq frères. Lorsqu'elle revint miraculeusement au village, elle affirma avoir été enlevée et séquestrée par un homme à tête de bouc dans une cabane au fond des bois. Elle raconta avoir été séparée de ses frères, sans qu'elle ne se souvienne des circonstances. Elle fut la seule à être rentrée. Un soir, des chasseurs ont alerté le village, ils avaient retrouvé à quelques mètres de là où était morte la petite Hélène, les cinq garçons nus, attachés les uns aux autres en forme de pentagramme. Leurs intestins avaient été sortis au milieu

d'eux.
Mais lorsque les familles des victimes sont venues chercher les dépouilles, les corps n'étaient plus là, bien qu'il y avait encore des traces de sang et une odeur de mort.

L'histoire de Serena a donc refait surface, ce qui était au départ, par les nouveaux habitants de Luth, pris comme une superstition, une légende, un mythe, les effraya à leur tour.

Seule une famille, qui habitait à la lisière de la forêt de Summerfell, ne semblait pas s'inquiéter de toutes ces atrocités et laissait leur fille Luna, âgée de treize ans, se balader seule en forêt. Mais conscients des rumeurs, ses parents lui avaient tout de même donné certaines consignes.

A l'approche du solstice d'été, Luna avait pris l'habitude de venir écouter Aaron, un vieil ami de la famille, qui vivait dans les bois et aimait raconter des histoires merveilleuses. Mais cette année, l'ermite avoua pour la première fois à la jeune fille que les habitants magiques de la Forêt n'apparaissaient qu'une nuit par an, lors des feux de la Saint Jean.
Luna marchait gaiement en direction de la demeure de son conteur. Le vent souffla dans les branches des arbres faisant frémir l'herbe et les feuilles devant elle. Soudain, dans le bois, une branche craqua et les tailles s'écartèrent lentement. C'est ainsi que lui apparut Pan. Elle le reconnut immédiatement. Son apparence était fidèle à celle rapportée par Aaron: ses pattes de chèvre, sa longue barbe brune et ébouriffée, ses cornes, formant un croissant de lune, séparés par sa courte tête.
Jamais de sa vie, Luna n'avait eu l'occasion de le croiser sur sa route, malgré ses nombreuses promenades dans ce lieu mystique.

Pan s'enfuit alors, mais pourquoi donc ? Etait-il effrayé par la présence d'une simple jeune fille sans défense ? Ou bien voulait-il que Luna le suive ? C'est ce qu'elle fit, elle courra en sa direction, essayant de le rattraper, mais hélas elle perdit sa trace. Par un heureux hasard, si s'en fut réellement un, elle se retrouva à l'étang enchanté d'Aaron.

Mais lorsqu'elle parvint à son logis, elle y trouva les lieux dévastés.

Luna décida de retourner sur ses pas et de rentrer au village, avertir ses parents. Mais voilà qu'elle était perdue. Tous les arbres se confondaient autour d'elle. Elle marcha, et elle marcha encore, dans une direction, puis dans une autre, mais aucunes ne la menèrent vers la sortie.
Là, dans l'ombre, des créatures sortirent de terre en poussant des grognements sourds. Luna s'enfuit alors à grande enjambée. Le ciel devenait de plus en plus noir. Déjà la nuit ? Au moment où elle est censée être la plus courte ? Luna comprit que c'était la forêt elle-même qui la retenait captive et qu'elle ne ressortirait peut-être pas vivante de ce périple. Ses parents lui avaient toujours dit qu'il ne fallait pas se promener dans ces bois une fois la nuit tombée, que les pires créatures profitaient de l'obscurité pour faire le mal. Ses parents ! Mais bien sûr ils doivent être morts d'inquiétude et ils vont venir la chercher ! Sauf si la forêt les fait prisonniers également…

Elle continua sa route, malgré la fatalité de la nuit. Elle se retrouva alors sous la colline du Diable. Oui, elle le connaissait cet endroit dont on lui avait toujours interdit l'accès, c'est au pied de la colline qu'était morte la petite Hélène. Voyant que rien de dangereux ne se produisit, elle s'assit au pied d'un arbre. Là, comme par enchantement, un passage s'ouvrit dans les branchages. Elle se leva et avança à travers les ombres inquiétantes du bosquet. Elle se retrouva dans un jardin magnifique. Il y avait un ruisseau étincelant et des fleurs exotiques de toute beauté l'entouraient. C'était magique. Une licorne se tenait là au cœur de ce petit paradis, sa robe blanche immaculée illuminait la nuit sombre et terrifiante. Alors qu'elle broutait une herbe incroyablement et puissamment verte, la licorne releva son cou quand elle aperçut Luna.

Luna s'approcha délicatement, le majestueux cheval l'imita. Elle lui tendit une de ses mains et la licorne, étrangement confiante accepta qu'elle la touche. Puis un éclair jaillit entre les deux êtres et Luna perdit connaissance. Le dernier son qu'elle entendit fut le hurlement

de l'animal fabuleux qu'on était en train d'abattre.

C'est une étrange musique qui la réveilla, une mélodie mêlant tintements de clochette, accords de harpes et harmonies vocales. Mais quand elle ouvrit les yeux, elle y découvrit l'horreur absolue. Elle était ligotée et devant elle se jouait une scène macabre: des femmes dansaient nues autour d'un immense feu; un homme à tête de bouc présidait cette fête ignoble, il tenait la tête de la licorne dans une main et un nourrisson dans l'autre. Il s'approcha du brasier et transperça le petit corps du bébé avec la corne de la créature enchantée. Les flammes devinrent bleues. D'un signe de la main, il indiqua aux femmes de lui apporter Luna. Cette dernière essaya de se débattre tant bien que mal quand elle comprit que tous les regards étaient maintenant sur elle. Voilà qu'une des sorcières leva son index en sa direction et réalisa l'exploit de délier la corde qui la retenait prisonnière et de faire léviter la jeune fille jusqu'à elle. Luna retomba lourdement sur le sol. Toutes les femmes se jetèrent sur elle pour lui tenir les poignets et les chevilles en prenant soin de bien écarter ses cuisses. L'homme à tête de bouc enleva sa robe de druide, dévoilant un sexe déjà en érection. Il approcha son visage de Luna, cette dernière se rendit compte qu'il s'agissait d'Aaron qui portait un masque. Dans quelle embuscade était-t-elle tombée ? Tout ceci n'était donc qu'un piège ? Si ses parents l'avaient su, ils ne lui auraient jamais présenté le vieux druide. Sauf s'ils étaient au courant depuis le départ ! Peu importe, Luna allait mourir cette nuit et elle espérait bien ne pas continuer à vivre après ce viol épouvantable. Certes, elle savait qu'elle ne serait ni la première et malheureusement ni la dernière à vivre ce cauchemar.

Alors que le Grand Bouc s'apprêtait à pénétrer la jeune vierge pour l'offrir en sacrifice aux flammes de l'Enfer, une bande de chasseurs arriva en trombe, ils étaient armés jusqu'au cou. L'un des chasseurs prit son fusil et tira une balle dans la tête du Grand Bouc. Lorsque Luna les vit et fut sauvée de son agresseur, un sentiment de soulagement immense lui parcourut tout le corps, elle en eut des frissons, elle en pleura, elle regarda le ciel étoilé et retrouva espoir.

Mais ce tumulte d'émotions bienfaisantes cessa alors lorsque le chasseur qui avait tué Aaron commença à se dévêtir face à elle et à la pénétrer violemment. Un second chasseur prit son exemple, puis un troisième, un quatrième… Avant de s'évanouir Luna entendit une voix masculine d'un ton cynique et désenchanté dire « Vas-y toi, finis la !». Dix minutes plus tard, Luna s'éveilla à nouveau dans ce lieu maudit, elle savait qu'elle était nue, elle sentait qu'on la traînait au sol par les pieds. Elle était si faible, l'envie de vivre l'avait quitté et elle ne ressentait plus aucune émotions, seulement une immense douleur dans toutes les parties de son être et de son âme. Le chasseur qui la transportait décida de la prendre sur ses épaules. Luna vit le théâtre de son offense s'éloigner peu à peu. Où l'emmène-t-il donc à présent ? Peu importe. Ce sera le dernier voyage.

Ses yeux redevinrent blancs, elle ne distinguait plus rien et s'évanouit à nouveau. Elle se réveilla alors dans un cachot humide et sombre.

Tout autour d'elle n'était que brume. Elle aperçut vaguement des visages jeunes, puis elle comprit qu'il s'agissait de ceux des enfants disparus dernièrement dans la région. Les villageois racontaient qu'ils avaient été capturés par Serena la sorcière. Ces villageois savaient-ils que leurs chasseurs adorés étaient la cause de tous ces drames ?

Un chasseur vint chercher un des enfants enfermé dans le cachot avec les autres. Aucun n'osa s'interposer.

Une ouverture dans son mur permit à Luna de voir la pièce d'à côté, c'était une cuisine. Une bonne odeur d'oignons grillés et de basilic masquait celle des cadavres. Il n'y avait que des femmes, mais elles n'étaient pas les sorcières des bois. Luna reconnut alors sa mère et ses deux tantes, ainsi que des voisines. Luna vit l'enfant enlevé au cachot être apporté aux femmes. L'une d'elles le saigna à la gorge, tandis que la mère de Luna lui perça simultanément le flanc. L'enfant qui respirait encore, tendit sa main et effectua le geste banal de la supplication. Dans son dernier souffle, il implora pitié, mais ne fut point écouté.

Il y avait une ombre étrange à la forme masculine et à la tête cornue au fond de la pièce, un être gigantesque aux yeux rouges scintillants qui observait les femmes tandis qu'elles brisaient calmement les os de l'enfant et déchiraient sa chaire. Étaient-elles possédées par cette créature maléfique de la nuit ?

A travers la fente, Luna vu les enfants se faire abattre chacun à leur tour alors que plus haut la fête battait son plein. Que signifiait toute cette mascarade ? Tout ça pour la Saint Jean ? Tout ça pour quoi ?

Luna entendit la voix de sa mère prononcer son nom dans une conversation avec un chasseur, elle lui dit que puisqu'elle avait été violée, elle serait une viande impure et que son cadavre serait la parfaite maîtresse de Pan.

Tout à coup, la porte du cachot s'ouvrit avec fracas. Un chasseur entra avec son fusil et tira une balle entre les deux yeux de Luna. Elle mourut sur le coup.

Plus haut, se déroulait le Grand Repas des Chasseurs. Les hommes les plus forts du village se rassemblaient une nuit par an, et ce depuis des siècles, lorsque les pouvoirs des créatures de la Forêt étaient décuplés. Ces dernières promettaient aux chasseurs gloire et pouvoir, femmes et argents en échange d'offrandes. Les chaires dépecées des enfants remplacèrent les viandes sacrificielles.

Alors que les chasseurs dévoraient les enfants du village en exclamant entre deux bouchées qu'il n'y avait pas meilleure viande au monde que celle d'un nourrisson, les sorcières cantonnaient des chants sinistres.

Les yeux des chasseurs avaient changé, leurs cornées étaient devenues noires.

Vers la fin du banquet, l'un des chasseurs se leva brusquement et propulsa sa table à l'autre bout de la pièce qui se détruit en morceau directement après le choc. Peut-être fut-ce une révolte du bien contre le mal qui pouvait encore vivre en cet homme ? Certes, ce fut un

exploit de force qui ne pouvait venir de ce qui lui restait d'humain. Enervé par un je-ne-sais-quoi qui le faisait culpabiliser, il décida de compenser son chagrin inconscient avec la compagnie salvatrice des femmes adoratrices. Il quitta la pièce avec deux des sorcières. Ses voisins de table ne s'en offusquèrent pas et restèrent stoïques face à la scène. Tous s'étaient déjà transformés en monstres.

Certains hommes étaient loin d'avoir terminé leur repas et leur faim s'intensifiait en mangeant. Ils s'étaient arrêtés pour regarder leur compagnon renverser sa table, puis se sont remis à déchiqueter la chair humaine de leurs dents aiguisées, qui elles aussi avaient changé de forme. Elles étaient triangulaires et pointues. Les sorcières continuèrent de chanter et de danser autour des chasseurs, comme on chante à la gloire des hommes valeureux.

Le repas se poursuivit sous les yeux des créatures démoniaques de la forêt qui se nourrissaient de la bassesse des hommes. Un démon dit à l'autre: "Nous leur avons conté que de manger avec avidité les plus jeunes de leurs enfants leur donnerait du pouvoir. Ils pensent qu'avec ce pouvoir ils deviendront des dieux. Mais nous avons semé la discorde et la zizanie entre les hommes et corrompu leurs cœurs. Nous les avons aveuglés pour qu'ils ne puissent plus reconnaître le bien du mal. Ils se tueront tous pour prévaloir leur ego sur celui de l'autre, pour avoir encore plus de pouvoir… Mais qu'est-ce que le pouvoir, quand tu n'es qu'un pion dans le Plan des Grands ? Vanité des vanités, c'est leur ego qui détruira le monde et alors cette terre sera à nous jusqu'à la fin des temps. Bientôt, le Seigneur de la Lumière ne reconnaîtra aucun des siens. Il abandonnera les hommes aux forces obscures, nous deviendrons les rois de cette humanité bafouée par ses instincts les plus bas ! Ah oui je te le dis mon ami, nous allons bien nous amuser."

***

LE DELUGE

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux.

Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut.

Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres.

Dieu appela la lumière « jour », il appela les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux. »

Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament et les eaux qui sont au-dessus. Et ce fut ainsi.

Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour.

Et Dieu dit : « Les eaux qui sont au-dessous du ciel, qu'elles se rassemblent en un seul lieu, et que paraisse la terre ferme. » Et ce fut ainsi.

Dieu appela la terre ferme « terre », et il appela la masse des eaux « mer ». Et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Que la terre produise l'herbe, la plante qui porte sa semence, et que, sur la terre, l'arbre à fruit donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. » Et ce fut ainsi.

La terre produisit l'herbe, la plante qui porte sa semence, selon son espèce, et l'arbre qui donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence. Et Dieu vit que cela était bon.

Ô hommes de la terre, créatures du Divin, pourquoi avez-vous été si cruels ?

Le Seigneur vous a confié une terre majestueusement belle, mais vous n'avez pas su en prendre soin, vous avez préféré la détruire.

Dieu vous a donné la forêt luxuriante, mais vous avez préféré la raser pour y construire vos tours de Babel.

Dieu a donné bien assez de fruits, d'eau et de viandes, mais vous avez préféré manger vos aliments transformés en laboratoires. Vous avez préféré la quantité, sans même la partager.

Dieu vous a donné des êtres à aimer et à protéger, avec qui rire et s'épanouir, mais vous avez préféré la violence et la guerre.

Dieu vous a aimé, mais vous avez préféré le haïr et le rejeter.

Dieu n'a pas créée l'Enfer, Il vous a donné le Paradis. C'est vous qui l'avez transformé en terre de désolations et de perversité.

Vous avez pollué votre air, votre propre moyen de vivre, car sans air, comment voulez-vous ne pas mourir ? N'avez-vous à ce point aucune envie d'être humain ? N'avez-vous à ce point aucun respect pour le cadeau divin qui vous a été donné, jusqu'à vouloir sacrifier votre propre oxygène ? A quelle fin ?

Depuis le péché originel commis par vos plus vieux parents, vous n'avez cessé de dégrader la Création. Quel degré de souffrance et d'injustice pouvez-vous encore supporter ? N'en avez-vous pas déjà assez fait ? Avez-vous au moins des regrets ?

Vous n'avez pas su préserver ce qu'il y a de plus magnifiques ici-bas, vous avez voulu vous prendre pour Dieu, vous vous êtes cru au-dessus

des autres créatures que sont tous les êtres de la nature et la nature elle-même.

Vous deviez former un tout avec nous, être en harmonie avec nous, et non pas nous dominer et nous maltraiter. Vous qui étiez nos frères, vous êtes à présent notre cancer. Vous aviez le pouvoir de nous anéantir et vous l'avez utilisé. Vous avez tué la nature, en êtes-vous plus heureux ?

Jusqu'où vous arrêterez vous ?

Les glaciers sont tombés et ne forment plus que moi, une immense vague prête à vous purger de vos péchés.

La nature reprend ses droits.

Mais nous ne nous vengeons pas, ce n'est pas nous qui avons choisi la fonte des glaces, c'est vous.

Au coeur du tumulte que je vais provoquer, je ressens une grande peine, mais pas la vôtre. La mienne.

Je viens pour vous tuer, mais c'est vous qui m'avez appelé sans vous en rendre compte. Ou bien le saviez-vous, mais vous avez préféré l'aveuglement. J'aurais voulu qu'il en soit autrement. Je ne vous hais point, c'est vous qui m'avez méprisé. Vous nous avez détesté, mais nous, nous n'avons jamais cessé de vous aimer, sachez-le.

Les courants sont si forts.

Je ne veux pas vous faire de mal, j'aimerais ne pas m'avancer aussi vite de vos villes côtières, j'aimerais ne jamais vous entraîner dans mes abymes. J'avance, malgré moi. Vous avez fait fondre les glaciers, ces joyaux de pureté par tout ce que vous avez pu créer d'impurs, leurs restes se sont déversés en moi et je ne cesse de croitre.

Je sais, je fais peur, mais ce n'est pas de ma faute.

Hypnotisée par la houle, votre âme se contemplera dans le miroir de la honte.

Je vous demande pardon. Pardon pour le chagrin que je vais vous causer, et pour le cauchemar que vous allez vivre dans quelques heures. Dans quelques heures, l'apocalypse par les eaux va commencer et j'engloutirai votre monde.

Je mouve et je grandis.

Il restera des survivants. Qu'ils gardent en mémoire les causes de ce drame. C'est une nouvelle vie qui débutera pour eux.

J'aimerais ne pas aller si promptement.

Ô survivants, reconstruisez sur ces ruines et bâtissez la Nouvelle Terre, aimez Dieu et sachez être reconnaissants. Vivez en harmonie avec la nature, aimez la comme elle vous aime, aimez le Créateur comme Il vous aime. Respectez nous, respectez-vous, alors le malheur ne se s'abattra plus sur votre vie. C'est une promesse.

Il est temps.

Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toutes les pensées de son cœur se portaient uniquement vers le mal à longueur de journée.

Les eaux montèrent encore beaucoup, beaucoup sur la terre ; sous tous les cieux, toutes les hautes montagnes furent recouvertes.

Les eaux étaient montées de quinze coudées au-dessus des montagnes qu'elles recouvraient.

Alors expira tout être de chair, tout ce qui va et vient sur la terre : oiseaux, bestiaux, bêtes sauvages, tout ce qui foisonne sur la terre, et tous les hommes.

Parmi tout ce qui existait sur la terre ferme, tout ce qui avait en ses narines un souffle de vie mourut.

Jamais plus je ne maudirai le sol à cause de l'homme : le cœur de

l’homme est enclin au mal dès sa jeunesse, mais jamais plus je ne frapperai tous les vivants comme je l’ai fait.

Tant que la terre durera, semailles et moissons, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit jamais ne cesseront.